

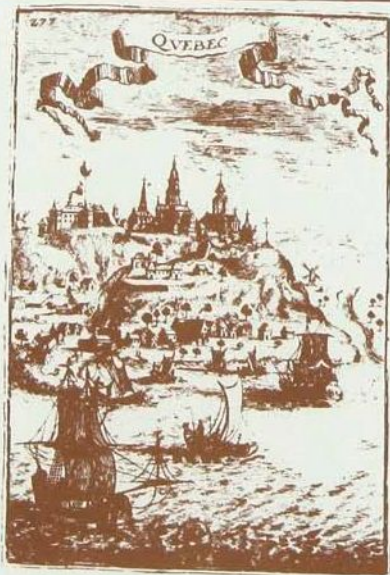
DOROTHÉE BANVILLE-CORMIER

# MÉMOIRE D'INUKSUK

RÉCITS



éditions de la  
pleine  
LUNE



Bibliothèque Nationale du Québec



DE LA MÊME AUTEURE

*Un sentier de mocassins*, poésie, illustré par Michèle McMillan,  
Val-d'Or, D'ici et d'ailleurs, 1993.

(Édition en trois langues : français, algonquin et anglais)

*Cœur à cœur avec vous*, poésie, Val-d'Or, D'ici et d'ailleurs, 1996.

MÉMOIRE D'INUKSUK

Les éditions de la Pleine Lune  
223, 34<sup>e</sup> Avenue  
Lachine (Québec)  
H8T 1Z4

[www.pleinelune.qc.ca](http://www.pleinelune.qc.ca)

*Documents de la couverture :*

*Inuksuk*, qui signifie « à l'image d'un homme » en inuktitut, photographié par l'auteure à Kuujjuarapik sur la rive est de la baie d'Hudson, au solstice d'été vers vingt-deux heures.

*Infographie et montage :*

Jean Yves Collette

*Diffusion pour le Québec et le Canada :*

Prologue

1650, boulevard Lionel-Bertrand

Boisbriand (Québec)

J7H 1N7

Téléphone : (450) 434-0306

Télécopieur : (450) 434-2627

Dorothée Banville-Cormier

# Mémoire d'Inuksuk

*récits*



éditions de la  
pleine  
LUNE

Les éditions de la Pleine Lune remercient le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à leur programme de publication. Elles remercient aussi la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) pour son soutien financier, et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

ISBN 2-89024-147-5

© Les Éditions de la Pleine Lune, 2002

Dépôt légal – deuxième trimestre 2002

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

C 843.54  
B2198m  
2002

*À mon compagnon de route, Paul,  
à mon ami Jean Ferguson  
et aux nombreux conteurs, missionnaires,  
policiers et habitants du Nord qui m'ont  
fait don de leurs histoires*



Aurore boréale

Ce récit est fictif. Il m'a toutefois été inspiré par une histoire similaire que j'ai modifiée et adaptée, à la lumière des expériences et des observations que j'ai pu faire au cours de ma vie dans le Grand Nord.

D. B.-C.

En 2000, Dorothée Banville-Cormier a obtenu  
le Prix littéraire de l'Abitibi-Témiscamingue pour ce récit.

**M**on nom est Isik. Dix-huit saisons arctiques sillonnent mon visage crevassé. Je suis de petite taille, trapu et agressif, on me surnomme Lucifer.

Niché sur le bord de la baie d'Hudson, Salluit est ce petit village qui m'a vu naître. Je suis le douzième et dernier enfant à avoir vu le jour dans un igloo habité par ma famille à l'époque.

À pleins poumons, gluant, en habit de nouveau-né, je hurlai mon atterrissage mal contrôlé à côté de la peau de phoque prévue à cette fin. Mon délicat épiderme colla légèrement sur le banc de glace, sous le regard ahuri de maman. Rapidement, je disparus bien emmitouflé sous les peaux de fourrure.

Mes interminables cris de détresse réveillèrent une mère ourse en état d'hibernation. Sa curiosité fut extrême. Elle vint rôder une partie de la nuit autour de notre maison glacée, éclairée pour l'occasion de lampes à l'huile de phoque. Dès l'aube, on tenta de l'abattre sans succès dans le village où elle s'était réfugiée. De crainte qu'elle ne s'attaque aux attelages de chiens, on poursuivit la bête gravide en motoneige sur la toundra. Le blizzard effaça rapidement ses énormes traces. Déroutés, nos plus habiles chasseurs rentrèrent chez eux. Rassemblés d'urgence, les

aînés comptaient sur leur sagesse pour comprendre ce phénomène exceptionnel. Assis autour d'une peau d'ours polaire, inlassablement, ils tentèrent de scruter l'intime secret enfoui dans l'esprit de la reine de la toundra. Quand l'aurore pointa, accompagnés d'une lune désappointée qui enfonçait sa grosse face ronde dans un capuchon de nuages, discrètement, les sages s'en retournèrent chez eux.

Mon peuple attache une grande importance au phénomène des signes. Les rumeurs veulent qu'à ma naissance, maman ourse m'ait délibérément jeté un mauvais sort parce que je l'avais dérangée dans son sommeil...

Encore accroché au sein maternel, on me considérait déjà comme un possédé de l'Esprit de l'ours. Un mauvais esprit s'était emparé de moi. Alimentée par ces potins maléfiques, maman éprouvait déjà de la crainte face à son adorable poupon, car la légende veut qu'un nouveau-né possédé du mauvais esprit d'un animal puisse dévorer les mamelons de sa nourrice. Dès ma naissance, ses seins engorgés de lait maternel se tarirent sans raison apparente. Affamé, je hurlai les premiers six mois de ma vie. Exaspérés par mes cris, mes parents attendirent désespérément la venue de la mère ourse qui aurait dû être attirée par ces appels de détresse. Après quelques mois, ils s'inclinèrent devant l'exigeante loi de la nature. Respect oblige. L'ourse avait certainement mis bas depuis sa sortie prématurée de janvier. Instinctivement, elle devait maintenant cajoler, allaiter et protéger sans cesse son adorable bébé poilu.

L'été lambinait à prendre possession du territoire humide et sablonneux... Mais un soir de pleine lune, surprise... un vent invita à la danse ses aurores boréales, déployant leur somptueuse jupe. Tantôt coiffées de plumes d'oie, tantôt maquillées de pigments vert sapin, ces magiciennes envahirent le firmament. L'envolée soudaine de ces déesses vêtues de robes de lumière dentelées marqua enfin le début de l'été... Quelques canots, coquettement revêtus d'une peinture fraîche, paressaient sous la brise légère. Plusieurs motoneiges gisaient là, abandonnées à leur sort sous le soleil de la toundra après une panne sèche ; parfois blotties dans le fond d'un ravin ou installées en équilibre précaire sur une dune, patiemment, elles feraient le guet tout au cours de l'été, espérant le retour des chasseurs en quête de leur engin.

De façon régulière, ces motorisées vidées d'essence sont abandonnées sur place après les beuveries mensuelles. Dès les premières chutes de neige, les chasseurs localisent leur indispensable engin et, quand le givre reprend possession de la toundra, sous des quintes de toux incontrôlables, entrecoupées d'arrêt respiratoire, ces bolides endormis reprennent le service.

Entre-temps, le missionnaire du village, ignorant mon arrivée en ce bas-monde, s'amena sans avertissement dans notre igloo. Prise au piège, maman lui raconta le drame... L'envoyé de Dieu ne sembla pas impressionné par l'événement. Sa principale préoccupation semblait être que je mourusse subitement, ce qui m'aurait condamné à une

attente éternelle dans les limbes. La privation de la vue du créateur était une faute parentale, assura-t-il. Ils auraient à répondre de leurs actes au Jugement dernier. Impressionné par mon état squelettique, il obligea ma mère à me transporter immédiatement au dispensaire du village. Doucement, sous l'œil attentif du prêtre, elle me déposa dans le capuchon de son parka usé. Pour la première fois de ma vie, je fus ballotté dans ce petit nid douillet et rassurant. Sous les pas saccadés de maman, je me dandinais, collé à son dos.

Précédés du missionnaire, nous avons été accueillis par l'infirmière qui tenta de consulter ma fiche vaccinale inexistante. Ma naissance n'avait pas été déclarée. Aux yeux de la loi, je n'existais pas.

— Quel est son nom ?

— Isik Tooktoo.

— Quel âge a-t-il donc ?

Six doigts se pointèrent sous le nez de l'infirmière. Stupéfaite, confrontée à des questions répétitives sans réponse, elle décida de me garder sous observation. Rachitique et affaibli, on me déposa dans un petit lit immaculé. Avec son capuchon vide, s'éloigna discrètement maman. D'un air affecté, l'homme de Dieu s'approcha de moi, me signa sur le front en maugréant une prière empreinte de tristesse. Ma nourrice de rechange me tendit un biberon de lait chaud. Confortablement installé dans ses bras, je fixai ce visage maternel, agrémentant l'espace d'un glouglou continu.

Dès le lendemain, on me transporta dans le village voisin où était situé le centre hospitalier. On m'y prodigua aussitôt des soins constants et attentifs. Mon hospitalisation dura dix semaines. Une plainte déposée à la Protection de la jeunesse obligea les intervenants à faire une évaluation sociale immédiate de ma famille. Dans l'attente du résultat de l'enquête, on me confia à une famille d'accueil près du centre hospitalier.

Il était fréquent que les enfants tarés, handicapés fussent victimes de violence au sein de leur famille. Abandonnés à leur sort dès le plus jeune âge, la nature se chargeait de les délivrer de leurs souffrances atroces. Ainsi, ces infanticides masqués étaient répandus au sein des communautés nordiques. On considérait ces enfants comme des bouches inutiles.

L'enquête révéla que, sans l'intervention du missionnaire, je serais allé au pays des anges. Malheureusement, dans les limbes, j'aurais flotté entre le ciel bleu et l'enfer flamboyant.

\*\*\*

Ce ne fut que dix-huit mois plus tard que je rentrai chez moi. J'étais espiègle, rieur et autonome. Mon appétit vorace m'avait doté d'une allure costaude et légèrement gras-souillette. Accompagnés de la travailleuse sociale, mes parents m'accueillirent à l'aérogare du village. Une peur

impossible à réprimer s'empara de moi dès qu'ils me tendirent les bras. Maman tenta désespérément de me consoler, employant des mots doux enfantins en langue inuite, incompréhensible pour moi. Je me réfugiai dans les bras de la spécialiste de l'enfance. L'adaptation en milieu familial fut cependant agréable. Mes frères et sœurs étaient heureux en ma compagnie. Je fus content de troquer la chaise haute et la cuillère contre le plancher et mes doigts, sous les éclats de rire des miens. Au sein de la famille inuite, les contraintes enfantines n'existent pas, sauf une à laquelle je dus m'habituer. Les parents partagent entre eux le repas familial avant de nourrir les enfants. Malgré mes cris continus de nouveau venu, rien ne pouvait déroger à cette coutume ancestrale.

Mes lointains souvenirs d'enfance sont empreints de solitude et de colère. Ma scolarité fut à peu près nulle. J'eus la fierté de réussir à signer mon nom et à compter une centaine de chiffres. Dès l'âge de douze ans, je détenais, à l'unanimité, le titre de chef de file des délinquants du village. Ce titre me plaisait beaucoup. Quotidiennement, ma consommation d'alcool, de drogues et de sniffrage de gazoline me comblait de fierté. Un groupe de compagnons désignés comme « peu recommandables » dans le village se joignirent à moi. Au cours de ces beuveries enfumées de griseries enivrantes, nous occupions le sous-sol de la chapelle protestante. Nul ne se doutait de notre présence dans ces lieux inoccupés à la suite d'un cambriolage. Nous profitions de l'activité régulière du bingo pour nous rassembler en ces lieux saints...

J'ai le vague souvenir du soir où j'ai vu mon meilleur ami Jack pour la dernière fois. C'était à la suite d'une gageure entre nous. Titubant, je lui avais fait la proposition suivante :

— Nous aimons tous les défis !

— Oui... Oui...

— Personne n'a le droit de nous dire ce qui est bon ou mauvais pour nous ! Nous sommes maîtres de nos décisions !

— Oui...

— J'ai pris dans le magasin général ces deux fours à micro-ondes que voici. Je dépose sur la table un billet de cent dollars, « emprunté à la caisse du même magasin », qui ira à celui qui demeurera la tête enfouie dans le four le plus longtemps.

Des hurlements répondirent à ma proposition.

— Qui jugera de la durée ? demanda Nick.

— Moi. Inutile de vous dire que je l'ai moi-même expérimenté...

J'eus du mal à dissimuler mon mensonge à ma dizaine de camarades euphoriques.

— Vous déposez votre tête dans l'ouverture de la porte vitrée que j'ai déjà trouée. Voyez mes coupures aux mains.

Alléchés par la possibilité du gain facile, les garçons prirent d'assaut les appareils. Nick et Jack s'en accaparèrent.

Dominants comme des chiens de tête de traîneau, ils forcèrent les autres, même les plus rebelles, à se soumettre à leur décision. Plusieurs avaient déjà subi leur violence déchaînée au cours d'insignifiantes oppositions. À la fin du décompte de trois... deux... un... ils enfouirent leur tête dans l'ouverture coupante de la porte. Simultanément, j'actionnai le démarrage de la minuterie réglée pour dix minutes. Les copains tout autour placés à la file indienne disputèrent leur place comme des chiens qui s'accrochent à un os.

Dans ce local enfumé, l'odeur du pot était insoutenable. À haute voix, triomphalement, on scandait : quinze, seize, dix-sept, dix-huit...

Un cri affolé sortit du four occupé par la tête de Nick. Ses genoux fléchirent et son corps s'écroula sur le plancher. Les spectateurs, impuissants, bavèrent d'horreur. Ils dégagèrent difficilement la tête de leur copain emprisonnée dans le four. Légèrement brûlé, il baignait dans son sang ; on l'aspergea d'eau froide afin de lui venir en aide. Sa respiration bruyante nous fit craindre le pire.

Au cours de ces manœuvres, j'oubliai mon ami Jack dans le micro-ondes. La minuterie du four indiqua un record de deux minutes quarante secondes. Nerveusement, je palpai le billet du vainqueur. Une odeur de chair carbonisée s'éleva soudainement. Allongé sur la table à côté de lui, je lui touchai l'épaule en signe d'encouragement. Aucune réaction de sa part. Inquiet, j'ouvris la porte et... horreur! ... Sa tête était une boule de feu. Il était inconscient...

Quelques-uns se joignirent à moi pour le libérer de cet enfer. Son visage monstrueusement brûlé fut enveloppé dans mon chandail imbibé d'eau fraîche. Secoué par des convulsions, le groupe s'énervait, criait, hurlait. Pris au piège de la peur, on me pointait déjà du doigt, on me blâmait...

— C'est de ta faute, « maudit » drogué ! La police va tous nous poigner !

En moins de quelques minutes, la *gang* m'abandonna seul et désespéré. Heureusement pour moi, des numéros de téléphone étaient accrochés au mur, bien en évidence sous un appareil branché. Je composai le numéro de la clinique.

— C'est urgent, venez vite en ambulance... les pompiers aussi...

Je tentai de décrire la situation, contrarié par un hoquet nerveux qui me coupait la respiration. Ce phénomène se produisait fréquemment chez moi depuis mon *sniffage* au gaz propane qui m'avait congelé les voies respiratoires l'été précédent.

L'ambulancier suivi de son assistant et des pompiers foncèrent vers la porte. Ils semblaient familiers avec les lieux. Chacun prit charge d'un blessé. On s'affaira davantage autour de Jack qui semblait très mal en point. Sa respiration saccadée et bruyante me rendait fou. L'ambulancier inséra un tube de caoutchouc dans la bouche déformée de mon ami. Je savais que c'était une délicate intervention

que d'introduire ce tube dans la trachée pour favoriser le passage de l'oxygène chez les personnes souffrant de détresse respiratoire. J'avais appris ça de l'infirmière du dispensaire.

J'assistai les intervenants, poussé d'une ardeur quasi hystérique. Toujours accablé par mon hoquet perpétuel, je poussai les civières dans l'ambulance. Le début d'incendie fut aussi contrôlé. Bien malgré moi, le chef ambulancier m'obligea à les accompagner. J'étais trop chaviré pour tenter d'inventer une histoire pour me couvrir comme c'était à peu près toujours mon habitude. Moins d'une heure après notre arrivée à la clinique, un avion nolisé prit charge de mes deux amis pour les transporter à la grande ville. C'est en compagnie de deux policiers de la Sûreté du Québec et de mes parents dérangés au bingo, qu'un peu buté, je racontai mon horrible histoire. Je résistai à l'obligation de dévoiler les noms de mes copains, même sous la menace des policiers. J'en suis très fier encore aujourd'hui. Je n'avais pas à leur faciliter la tâche, pour laquelle ils étaient grassement payés.

Je fus avantagé par mon statut de jeune mineur de douze ans. Démasqués, après l'enquête policière, mes compagnons et moi avons comparu en chœur à la cour de la Protection de la jeunesse. Cette dernière ordonna aux parents d'établir un couvre-feu obligatoire pour leur progéniture pendant une période d'un an. Cette restriction fut très peu respectée par notre groupe habitué à défier l'autorité parentale.

Les mois suivants l'incident nous ramenèrent Nick. Il ne sembla pas nous reconnaître. Son visage était incrusté de cicatrices, résultats de brûlures profondes. Ce « chien de tête de traîneau » d'antan n'avait plus la force d'aboyer ni de mordre. Il restait assis passivement et on ne tarda pas à le surnommer « le fou du micro-ondes ». Quant à Jack, on finit par désespérer de son retour dans la communauté. Sourd, aveugle et paralysé, on le maintenait en vie artificiellement dans un centre pour malades chroniques dans le Sud.

Parallèlement, mes expériences sexuelles me glorifiaient.

J'étais le roi de la toundra.

\*\*\*

J'ai dix-huit ans. Depuis toujours, je suis la terreur du village. Aujourd'hui, on me craint et on me respecte enfin. Tout va bien pour moi... Bonne nouvelle, j'ai une blonde de seize ans. Serai papa bientôt d'un garçon, c'est confirmé par une échographie récente. Une sensation de tendresse et de bonheur habite profondément mon être. Du jamais ressenti auparavant... Sa conception me coûta trois jours de détention à la prison locale. Depuis ma libération, je respecte l'interdiction formelle ordonnée par la cour de ne pas entrer en contact avec la victime. Remise de ses blessures, ma blonde se cache chez ses parents à quelques maisons

de chez moi. Terrorisée, elle ne sort que pour ses visites prénatales à la clinique du village, accompagnée de son père. Au cours de leurs sorties régulières, caché derrière la fenêtre, j'admire silencieusement mon futur trésor caché sous son parka gonflé.

Ce matin, le père revient seul de la clinique. La moto-neige tire un traîneau vide. Que se passe-t-il ? Où se trouve Maggy ? Je me précipite en courant vers la clinique. Les nouvelles ne sont pas bonnes. Dès aujourd'hui, la maman ainsi que bébé seront transférés dans le village voisin où se situe le centre hospitalier régional. Je cours vers l'aérogare. Sous mon capuchon, je pleure de rage devant l'oiseau métallique déjà en vol. Essoufflée, l'infirmière accourt à ma rencontre. Elle m'assure de son aide et de sa disponibilité en tout temps. Soulagé, je lui demande la permission d'aller visiter mon enfant.

— On verra, veux-tu ? En attendant, tu rentres chez toi. D'accord !

Je la laisse partir pour me précipiter au comptoir d'Air Inuit.

— Combien coûte un billet pour Povonituk, là où se trouve le centre hospitalier.

— Six cents dollars pour un aller simple.

L'employé me considère d'un air soupçonneux. Furieux, je me dirige vers la sortie. Je me heurte dans le portique à l'incubateur de mon fils et à la civière de ma

blonde abandonnés à leur sort. Rempli de détresse, je retourne chez moi, caressant le projet de me rendre à Povonituk en motoneige.

Au cours de la semaine, mon projet se concrétise. Sous le regard interrogateur d'une froide lune, j'emprunte une Toundra flamboyante enchaînée dans la cour du dépositaire. Départ prévu ce soir, au coucher du soleil. Cinq longues journées de route m'attendent.

Allègrement, je roule depuis une trentaine de minutes sur la rivière quand, tout à coup, quatre motoneiges m'encerclent. Deux policiers me passent les menottes. Passager sur mon propre bolide, on me ramène en prison. Je rage derrière les barreaux. Séjour indéterminé en tôle et interdiction formelle de téléphoner. On me prive aussi de visites, même de celles des membres de ma famille. Les rumeurs qui circulent m'accusent de trafic de drogue dans le village. Alors, prudence oblige...

Deux interminables semaines se sont écoulées depuis mon arrestation. L'inquiétude me ronge, l'insomnie allonge mes nuits. Mon sevrage forcé d'alcool et de drogue m'est de plus en plus pénible.

Puis, bonne nouvelle : je quitte la prison demain.

Dès ma sortie, j'apprends que ma Maggy ne reviendra plus dans le village. Malgré moi, je l'imagine dans les bras d'un autre. On raconte aussi que, sans ma permission, mon bébé a été adopté par une bonne famille inuite... je ne sais où...

Fou furieux, je cours à la clinique, fermée à l'heure du dîner. Je hurle de toutes mes forces ma détresse et ma rage. Dans le portique, je prends un marteau abandonné sous un manteau de frimas. Je le saisis à deux mains pour fracasser en mille miettes vitres et portes. Je brise tout sur mon passage et me dirige vers la salle d'accouchement où est né mon fils. Près du lit est branché l'incubateur en attente d'un nouveau poupon. À coup de maillet, je le démolis littéralement. Tout y passe : vitrines, tables, lits, lumières, etc.

Transformé en bête sauvage ensanglantée, je cours dehors sous un froid glacial. Direction : le magasin général. À l'aide du marteau ensanglanté caché sous mon parka, je fracasse la porte. Dieu merci ! le personnel est absent pour l'heure du dîner. Ici, j'ai l'embarras du choix en outillage pour assouvir ma vengeance. Je saisis donc une masse de fer. Nerveusement, je m'applique à tout détruire à l'intérieur. La nourriture qui jonche le sol est vite enfouie sous des étagères désarticulées. Comptoirs, frigo, caisses enregistreuseuses se transforment en amas de ferraille. Armé d'un fusil de chasse chargé à bloc, je tire une douzaine de cartouches. Dans un bruit infernal, elles transpercent littéralement la toiture. Ensuite, muni d'un énorme pic à glace, hystérique, bavant de rage, je cours vers la prison afin de la démolir.

Des sons lointains de sirènes et de cloches parviennent à mes oreilles. Des policiers accourent et, énergiquement, on me passe les menottes sans que je n'oppose aucune

résistance. Affaibli par ce carnage, je retrouve la même cellule abandonnée ce matin. Malheureusement, à la suite de ces méfaits, plusieurs feuilles gonfleront mon dossier judiciaire déjà fort volumineux. Deux infirmières sont mandatées à mon chevet afin d'évaluer mes blessures. On m'injecte un calmant. Immédiatement, je sombre dans un sommeil agité. Une douzaine d'heures plus tard, à mon réveil, de nombreux pansements recouvrent mes plaies suturées.

Au cours de la semaine, un agent de probation me visite régulièrement. À la demande de monsieur le juge, il tentera de produire un contentieux afin d'éclairer la décision du magistrat attendu bientôt dans le village. Régulièrement, depuis plusieurs années, un avion nolisé transporte la cour itinérante dans les villages de la baie d'Hudson. Cette équipe, venu du ciel, se compose du juge, de policiers et d'avocats. Les communautés se déplacent en masse à la cour de justice pour ces occasions, tout en déplorant les sentences imposées aux fautifs comme moi.

La sentence de monsieur le «juge blanc» fut irrévocable. L'écho de sa voix hante encore mon esprit.

— Je vous ordonne trois ans de réclusion dans un établissement à sécurité maximale. J'ordonne aussi une thérapie adéquate pour homme violent.

Je demeure silencieux et impassible, mais ma révolte intérieure incruste les menottes dans mes poignets. Encastré par deux policiers, on me pousse vers l'extérieur. Je passerai trois ans de ma jeunesse à Bordeaux.

\* \* \*

Demain, le trente novembre, je quitterai enfin le pénitencier. Ma valise trouée ingurgite mon maigre avoir personnel. Feuilles, revues chiffonnées jonchent le plancher. Fièremment, j'ai su résister à l'intégration carcérale ainsi qu'aux thérapies imposées. Plusieurs examens médicaux me furent prescrits afin de connaître la cause de mon mutisme. Diagnostic : *traumatisme profond de dépaysement*.

J'ai quand même su profiter de quelques « passe-droit » de la part des intervenants. Mon odorant parfum de tabac et la couleur de mes doigts exagérément jaunis me trahirent sans cesse. Secret oblige : on m'oubliait devant le téléviseur dont j'ai su abuser sournoisement, étant trilingue. Mon long séjour fut agrémenté à l'occasion par quelques compagnons inuits de la côte de la baie d'Hudson, tous muets lors des rencontres thérapeutiques et des activités quotidiennes. Notre maligne complicité fut des plus discrètes et agréables. Ces joints inhalés à la dérobée m'ont procuré un quelconque « paradis artificiel » où l'amour domine la haine et la colère. Au cours de ces nuits de rêve, dès mon réveil, je sombrais dans une profonde dépression. C'est alors qu'intervenait l'équipe professionnelle, désarmée face à mes comportements chaotiques et imprévisibles.

Un dernier coup de pied dans la porte de sortie, en ce trente novembre 1999, me délivre de ce trop plein d'agressivité

refoulée. Je hume à pleins poumons l'air frais de ce matin enneigé. La vannette de l'institution me transporte à l'aéroport de Dorval, sous l'œil endormi d'un accompagnateur. Fièremment, je monte dans l'avion d'Air Inuit, destination : liberté.

Le nez collé à la fenêtre, j'écoute le ronronnement des moteurs qui me fait battre le cœur. Le temps est clair et le soleil radieux m'éblouit. D'heure en heure, le décor change, passant du vert au brun et, finalement, au blanc polaire perpétuel. Le sol immaculé est piqué de rares arbustes, d'at-lelages de chiens, de motoneiges de marque Toundra.

Soudain, l'odeur de la gazoline sniffée au cours de mon adolescence surgit en ma mémoire. Paupières closes, je me laisse griser. Ma respiration s'accélère, s'exalte. Malheureusement pour moi, la main bienveillante de l'hôtesse de l'air qui me secoue légèrement l'épaule m'oblige à sortir de cet état euphorique.

— Tout va bien pour vous, monsieur ?

Instinctivement muet, j'acquiesce d'un signe de la tête. Enfin, la voix du pilote se fait entendre :

— La température à Saluit est présentement de trente degrés sous zéro. Nous amorçons l'atterrissage dans quelques minutes. Bouclez vos ceintures et merci d'avoir voyagé sur Air Inuit. Bonne fin de journée...

Je cache précieusement les restes de mon dîner. Je suis sans le sou, et demain est toujours incertain.

J'ai le souffle coupé à ma descente d'avion. Le vent glacial m'oblige à courir vers l'aérogare. Deux policiers m'accueillent à l'entrée. Ils me poussent dans la vannette de service. Je me retrouve quelques minutes plus tard sous les verrous à la prison du village. Subitement, ma langue se délie. Je demande alors à l'un d'entre eux que je connais :

— Pourquoi est-ce que je suis ici ?

Son silence m'est cruel. La violence qui m'habite devient quasi incontrôlable. Comme une bête traquée, je fonce tête première dans la porte de métal de ma cellule. À travers le grillage, j'aperçois soudainement mes parents qui se dirigent vers moi. Comme un enfant, je m'accroche désespérément à leurs doigts dès leur arrivée. Je suis saisi par leur vieillesse prématurée, bien que notre dernière rencontre ne remonte qu'à trois ans. Leur sérénité désarmante me rassure ainsi que leurs mots remplis d'amour et d'espoir.

— Demain, mon fils, demain. Courage, mon fils...

Un paillason usé me tend ses maigres fibres. Je m'y blottis près du mur surchauffé, dans l'attente du lendemain.

L'horloge indique six heures quand le gardien de sécurité m'apporte un frugal déjeuner. Mes dernières gorgées de café sont vite interrompues par l'arrivée soudaine de deux policiers armés. Solidement escorté, je me retrouve en présence du chef de la mairie assisté de deux conseillers. Les salutations d'usage terminées, le chef, tête

baissée, yeux fixés sur mes mains crispées, prend la parole :

— Isik, nous avons choisi le rituel ancestral autochtone le plus pénible à supporter, mais qui pourrait être bénéfique pour toi... Tu devras purifier et ton corps et ton âme avant d'être des nôtres sur cette terre natale. Dès ce matin, tu quitteras le village pour y revenir le 31 décembre 1999, en homme bon, honnête, fiable et généreux. Cette rude épreuve, juste avant le début d'une nouvelle année, te rendra digne et fier. Peut-être deviendras-tu un exemple du bien après avoir été celui du mal pour la nation. Après cette période de réflexion en présence de l'esprit de tes ancêtres qui te rendra bon, nous serons très heureux de t'accueillir à nouveau dans ton village. Rappelle-toi toujours que l'homme est né pour construire et non pour détruire. Ton corps recouvert de mélasse et de plumes sera une des humiliations imposées pour les actes que tu as commis. Tu seras conduit en hélicoptère sur une île déserte à deux cents kilomètres du village. Le même hélicoptère assurera ton retour dans trente jours... Ton baluchon contient un fusil, une hache, un rouleau de collet, trente allumettes, trente cartouches, un sac de couchage, des vêtements préparés par tes parents.

Le souvenir de trois de mes amis surgit en ma mémoire. Ils se sont tous suicidés au cours de ce périple imposé par le chef et, peut-être, je serai le prochain. Tout se bouscule dans ma tête et mon cœur.

On me déshabille complètement et on me retient solidement au plancher. Une marée de mélasse m'engloutit soudainement. Je tousse, crache, crie et hurle. Aveuglé, étouffé, je respire tant bien que mal. Je m'évanouis, suite au franc coup de pied infligé au niveau de mes parties génitales. Ma reprise de conscience est atroce sous mon habit de mélasse et de plumes. On m'ordonne de me rhabiller. Tout me colle aux doigts. Le résultat est désastreux. Mes paupières couvertes de mélasse tentent en vain de s'ouvrir.

Grelottant et claquant des dents comme une banquise à la dérive, je me retrouve assis sur la banquette arrière de l'hélicoptère, accompagné d'un policier. Gonflées de haine et de rage, des larmes ont décollé mes paupières closes. Assis près du hublot, je survole très lentement une partie du village en reconstruction, car on rebâtit ce que j'ai détruit. Je ne reconnais plus rien.

Je me surprends à penser aux dommages causés à ma communauté à la suite de ma destruction diabolique. Dès mon arrivée à la prison, les journaux en parlaient abondamment. On évaluait les dommages à plus d'un million de dollars. La reconstruction s'annonçait laborieuse et longue.

Comme un aigle désorienté, je cherche un point familier dans ce paysage glacé. Mon regard se pose sur un magnifique édifice déjà animé, mais qui m'est inconnu. Confortablement posé sur le sol, il domine la toundra. Son ossature démesurée par rapport aux minuscules

maisons qui l'entourent est étonnante. Je le compare aux majestueux gratte-ciel qu'abrite fièrement Montréal.

Le vent nordique semble mordre l'hélice, occasionnant une légère vibration des moteurs. L'odeur de mélasse me rend nauséeux. J'ai le goût de vomir. Des plumes me chatouillent et m'irritent le fond de la gorge. Impossible de retenir plus longtemps mon petit déjeuner qui glisse sur mes genoux et éclabousse le bas du pantalon du policier

Soudainement, il s'adresse à moi :

— T'es ben chanceux, mon p'tit mardeux, qu'on te conduise en hélicoptère. Pour nous remercier, tu nous vomis dessus. T'auras réussi à nous emmerder jusqu'à la fin... P'tit voyou! En plus, tu détruis ton village. Qui paie pour ça? Certainement pas toi, espèce de paresseux, d'assisté social chronique. C'est moé qui paie la facture, pis les gars en avant aux commandes. Si je m'écoutais, je te sacrerais en bas de l'appareil! C'est en traîneau à chiens qu'on devait te conduire. Sais-tu au moins pourquoi on n'a pas pu suivre ta tradition? C'est parce que cette année la température a été aussi emmerdante que toi. Ce qui fait que l'eau n'est pas gelée sur la baie. On ne pouvait toujours pas risquer de noyer un attelage de chiens pour un vaurien comme toi! Le gouvernement peut ben être pauvre, emmerdé par des enfants de chienne comme toi. T'aimerais ça, je pense, me sacrer un coup de poing sur la gueule. T'aimerais ça, p'tit baveux...

En effet. Il a deviné juste. Ma colère envers ce « policier blanc » est féroce. Je résiste à la tentation de lui coller

mon poing au front. Le souhait du maire avant mon départ m'empêche de passer à l'acte. « Tu quitteras ton village pour y revenir en homme bon, honnête et généreux. Cette rude épreuve te rendra digne et fier. Nous serons très heureux de t'accueillir à nouveau dans ton village. » Ce policier ignore ou feint d'ignorer que nous, les Inuits, nous payons nos impôts, au même titre que les Blancs. Heureusement pour celui qui se tient à mes côtés, le brave pilote de brousse capte momentanément notre attention. Par l'entremise du micro, il nous demande de nous taire jusqu'à la fin des manœuvres d'atterrissage.

Dehors, la tempête fait rage. On ne voit ni ciel ni terre dans les hublots glacés. Je ressens, dans mon cœur d'enfant, un état de panique indescriptible que j'ai du mal à camoufler.

En cachette, je palpe les restes de mon petit déjeuner. L'effet calmant de ce geste anodin est bénéfique pour moi. Ce soir, mon repas est assuré... Demain sera un autre jour. Soudain, comme un souffle de bourrasque, une pensée s'envole vers mes parents qui, tout à coup, me manquent terriblement. Mon plus grand souhait serait la présence de mon père à mes côtés. Cet habile chasseur, assurerait ma survie. Je suis, pour ma part, un chasseur très médiocre : ma paresse d'adolescent n'a pas été une très bonne école pour la chasse et la pêche. Maman, cette magicienne incontestée du dépeçage d'animaux à fourrure et d'animaux marins, me semble tout à coup si loin. Je me sens perdu, orphelin. Malgré mon impassibilité extérieure, mon âme pleure.

Les éclats de rire de mes trois compagnons de fortune attirent mon attention. L'atterrissage est réussi. Le cadran de l'appareil indique treize heures.

— Te v'la rendu, mon Pit, me dit le policier que je souhaiterais mort, gelé. J'espère que t'as bien mangé en prison, mon homme, car c'est pas ce soir que tu feras une indigestion. Ha! Ha! Ha! Si tu veux ton lunch à midi, mon Pit, t'auras qu'à te lécher. La mélasse, c'est très nourrissant! Caribou voir toi, mais toi pas voir caribou... Hé! les gars, que diriez-vous d'un steak de caribou sauté dans le poêlon pour dîner? Hum! Juste à y penser, je perds le nord.

\*\*\*

La carlingue de l'hélicoptère tremble de toutes ses tôles. Je me dirige vers la porte de secours à la demande du pilote. Figé et rigide dans mon habit de mélasse et de plumes, je saute de l'appareil. Une énorme dune de neige me souhaite la bienvenue. Son épiderme rugueux et durci fait craquer douloureusement ma combinaison sucrée. Mes deux paquetages atterrissent à mes côtés. Je m'empresse de courir à leur poursuite, avant que la rafale impitoyable ne les emporte. Déjà, l'hélicoptère s'éloigne. Un dernier salut, et il disparaît dans la bourrasque, m'abandonnant à mon sort.

Je dois absolument trouver un abri. Péniblement accroché à mes ballots, je scrute mon nouvel environnement. Tout n'est que chapelets de dunes poudreuses battues par le vent nordique. Un amoncellement de neige plus imposant attire mon attention. D'un pas mal assuré, je m'y dirige péniblement. À coups de pied, je frappe énergiquement dans une fissure coiffée de neige. À ma grande surprise, mes deux pieds engourdis s'enfoncent. Je m'accroche à mes attirails et glisse littéralement dans le fond d'une grotte. À l'aide de mes bras raidis, je tente de dégager tant bien que mal la neige accumulée devant moi et découvre un petit baril rouillé déguisé en poêle. Quelqu'un a dû vivre ici récemment. Des prospecteurs ou des chasseurs probablement. Un orifice recouvert d'une tôle mobile s'ouvre en quête de bois. Un tuyau fixé au mur monte vers l'extérieur. Des couvertures sales et gelées jonchent le sol, en compagnie de vaisselle, chaudrons et chaudières. Sur cet amas, je dépose mes bagages. Cette cabane enfouie sous un amoncellement de neige sera mon abri.

Dans la pénombre, je bute contre un obstacle. Un amoncellement de bûches gommées, de branches de sapin et d'éclats de bois. Un regain d'espoir et de vie m'habite. Je rêve de chaleur... À tâtons, je déniche une allumette dans ma trousse de survie. Ma tentative d'allumer ce poêle s'avère efficace, à ma grande surprise. L'odeur du sapinage qui commence à brûler me revitalise. Je rampe vers l'extérieur afin de m'assurer du bon fonctionnement du tuyau. Un tourbillon d'étincelles danse joyeusement au-dessus de ma

tête. J'emplis une marmite de neige que je dépose sur le poêle déjà chaud. Grelottant de froid, je déficelle le sac préparé par mes parents. De chauds vêtements en peau de phoque s'étalent devant moi. De confection «maman», assurément. J'y trouve aussi du linge de rechange, un énorme sac de thé en feuilles, accompagné d'une tasse et d'une marmite en fer blanc. Six chandelles en graisse de phoque et une énorme barre de savon complètent le tout.

Déjà, l'eau bouillante laisse échapper une vapeur rassurante qui me comble de satisfaction. Dans la tasse en fer blanc, je laisse infuser les feuilles de thé, et trempe mes lèvres dans le liquide chaud avec plaisir.

La cérémonie de la fonte des neiges se poursuit en cette fin de journée pour s'éterniser jusqu'au crépuscule. Deux seaux contenant cette eau précieuse destinée à ma toilette sont récupérés. À l'aide d'une des couvertures trouvées, je bouche l'ouverture de ma cabane ensevelie. La chaleur ambiante me rend gluant sous mes vêtements collés à ma peau. Je m'empresse de les arracher. Agenouillé sur le plancher, je plonge ma tête dans le seau d'eau chaude et savonneuse. Une manche de mon chandail, crotté de mélasse, me sert de débarbouillette. Du crépuscule à l'aube, ma toilette se poursuit. Épuisé et propre, je me glisse enfin dans mon sac de couchage. Ma dignité retrouvée me donne des ailes. Je ne suis plus Lucifer, je m'en vais vers la bonté. Une bûche chantonne dans le poêle de tôle pendant que les flammes font danser sur le mur des gouttelettes givrées. Toutefois, la faim me prend. À tâtons, je retrouve

mon précieux goûter mis de côté la veille. J'en dévore une partie seulement, conservant le reste pour plus tard. Puis je sombre dans un sommeil comateux une partie de la journée.

À mon réveil, le poêle réclame une bûche tandis que mon estomac gronde encore de faim. Adieu, dernières victuailles ! En habit de phoque, carabine à la main, je quitte ce nid douillet à la recherche de nourriture. La tempête s'est un peu calmée, mais la noirceur s'est déjà installée. Mon estomac se remet à gargouiller, mais je ne peux répondre à sa demande. Je scrute les alentours afin de saisir le moindre mouvement, sans succès. Penaud, je rentre dans mon abri où, au moins, du thé chaud m'attend. Je me couche en rêvant que la chance sera au rendez-vous demain.

Mon séjour en institution carcérale m'a dorloté. C'était un quotidien douillet, bien différent de ma situation présente. Au réveil, ma mémoire hume instinctivement l'odeur parfumée d'un copieux déjeuner agrémenté de café à volonté. J'aurais aussi apprécié l'effet bienfaisant d'une douche et de vêtements propres. Mais ce matin, je me dois de faire face à la réalité si je veux survivre. Même dans mon sac de couchage, la température est frigorifique. Tout comme moi, le poêle non alimenté s'est endormi. Je craque ma deuxième allumette dans le poêle éteint qui, comme hier, s'allume immédiatement. Un thé chaud remplacera mon déjeuner habituel. Déguisé en maître phoque et armé, je sors péniblement à l'extérieur. Mon horloge polaire innée m'indique qu'il est environ six heures du matin. Le

prodigieux spectacle de neige et de glace laissé par le blizzard d'hier me salue généreusement. Le calme est revenu. Le merveilleux champ de neige me fait oublier temporairement la faim. Je me déplace sur la toundra de l'île perdue afin d'inspecter mon domaine. En moins de vingt minutes, le territoire est arpenté. Aucune trace évidente de vie à signaler. Quelques chicots d'arbustes m'observent du haut d'une crête.

En ces derniers jours de décembre, sous un ciel couvert, la température s'est subitement radoucie. Un redoux inhabituel s'est installé. Chasseurs et gibiers en seront déroutés. Autour de l'île, la glace est rigide sur une vingtaine de mètres seulement. Ordinairement, cette baie est glacée depuis plusieurs semaines, d'une île à l'autre, sur une superficie d'une soixantaine de kilomètres. Il m'est impossible de penser me déplacer ailleurs pour assurer ma survie. Je suis prisonnier de l'île. Je ferme les yeux, l'écho me ramène le bruit du claquement des glaces à la dérive qui se heurtent les unes contre les autres au large.

Je retourne à mon abri. L'arôme du thé infusé parfume ma minable habitation. Lentement, je déguste cette boisson énergisante, tout en faisant l'inventaire de mes modestes biens. À ma surprise, je découvre un paquet caché provenant de mes parents et contenant six baniques, un morceau de graisse de phoque et un paquet de viande de phoque séchée. Grâce à lui, ma difficile survie est assurée pour les jours à venir. Comme jadis, enfant, je devrai me contenter d'un frugal repas journalier. Souriant de toutes

mes dents, je m'accroche à la vie. Ce délit majeur de la part de mes parents représente pour moi une preuve d'amour. Mains tremblantes, je dévore ce repas miraculeux.

Mes vêtements imbibés de mélasse et de plumes sont maintenant raides et secs, et aussi puissants que de l'huile de phoque pour allumer le poêle. Mon expérience de ce matin me l'a prouvé : le tuyau était rouge de joie. Petit nuage à l'horizon toutefois : mes allumettes seront devenues rares dans peu de temps. Dès ce matin, je devrai chercher une solution à ce problème important. Malgré mes chauds habits de fourrure, le froid humide m'habite constamment. Armé d'un pic à glace, je sors à l'extérieur en direction d'un amoncellement de neige qui m'intrigue. Le métal du pic heurte rapidement un obstacle. Obstiné, je continue mon pénible labeur et découvre à la fin de la matinée, avec contentement, un tas de bûches gelées. Agenuillé, je remercie avec gratitude l'Esprit de mes pères pour ce présent. Serait-ce aussi un cadeau de mes amis décédés au cours de nos expériences suicidaires, le fruit de leur dur combat ? Je présume que oui, car dans le monde de l'au-delà, les morts n'ont que le désir d'aider les humains qui restent derrière eux. Ce monde est aussi celui de la joie profonde de secourir les êtres qui doivent vivre sur la terre. Tel est l'esprit de la création. Sur cette idée, épuisé et bouleversé, je rentre au bercail. Allongé sur mon grabat sommaire, j'ai la conviction que le firmament allumera ses étoiles ce soir et que deux d'entre elles veilleront

sur moi. Dès cet instant, j'ai l'intime certitude que je vais m'en sortir. Je succombe aussitôt à un sommeil réparateur.

En songe, je résous mon problème de pénurie d'allumettes et, dès mon lever, en automate, je me lance à la recherche d'une boîte hermétique que je trouve assez aisément. Solide, en fer blanc, cet outil indispensable conservera les cendres et les tisons jusqu'à leur utilisation future. Immédiatement, je tente de vérifier si mon songe s'avère juste. Je l'espère de toutes mes forces. À l'aide d'une cuillère, j'emplis la boîte d'ardents tisons déposés sur un lit de cendres. Hermétiquement fermée, elle me confirmera huit heures plus tard – d'après mon horloge nordique – son efficacité. Heureux comme un poisson dans l'eau, je suis maintenant en mesure de ressusciter un feu en phase terminale. Une bougie me tient compagnie dans la noirceur mélancolique. Cette vacillante flamme d'espoir me réchauffe un peu le cœur.

Au cours de la semaine, rien de très excitant à raconter. Je ressens beaucoup de solitude et d'ennui. Un ciel nuageux et bas prolonge le redoux avec clémence. Je possède encore mes munitions intactes : trente cartouches dissimulées sous une pierre du sol. Ce soir, la famine s'installe sous mon toit. Je désespère de trouver quoi que ce soit à me mettre sous la dent. Ventre creux, je ne peux me résigner à dormir sous le gémissement constant de mon tube digestif. Je m'empare d'une chandelle en graisse de phoque. Au fil des heures, cette boule dégoulinante me calme tout en me rassasiant.

En ce matin de décembre, dès l'aube, fusil en bandoulière, je fais les cent pas sur l'île perdue. Un soudain désespoir s'empare de moi. Poussé par une faim intense accompagnée d'une faiblesse indéniable, je dois tuer un quelconque gibier. La nature s'entête à demeurer extrêmement douce et je demeure ébahi par le spectacle se déroulant sous mes yeux. Sur la baie, le champ de glace s'illumine sous une lueur rougeâtre. Les rayons du soleil se reflètent sur la glace inégale en des tons d'arc-en-ciel qui, je crois, s'est brisé en mer. Je suis déterminé à ce que ce jour soit le mien. Et dans un geste impulsif, j'épaule mon fusil, le pointe au-dessus de ma tête et tire à la file indienne dix cartouches. Ainsi, avec celles qui me restent, je serai bien obligé de faire mouche sur une proie si je ne veux pas mourir de faim. Je ressens une grande agressivité envers moi-même. Je pense malgré moi à mon père, grand chasseur, toujours déçu de mes pitoyables gaucheries répétitives. « Comment veux-tu faire vivre femme et enfants si tu ne peux rapporter ni gibiers ni poissons ? » De violents coups de pied par terre étaient ma seule réponse...

Perdu dans mes lointaines pensées, je plisse les yeux, afin de contrer ma myopie. Est-ce un mirage qui se dessine au loin ? Je crois repérer près de l'eau trois masses en mouvement. Est-ce que j'hallucine ? Retenant mon souffle, à plat ventre, je me déplace vers elles en silence sur la glace, imitant le mammifère marin. À moins de dix mètres de ma cible vêtue de beige et de gris, j'identifie trois phoques. Allongés les uns contre les autres, maman et bébés

semblent eux aussi apprécier ce spectacle de la lumière nouvelle qui s'offre à eux. Dans un geste lent et précis, j'épaule mon fusil chargé. Un, deux, trois, quatre, cinq, six coups de fusil résonnent sur la glace. Tremblant de tout mon être, je me précipite vers ces masses inertes, déjà figées dans une tache écarlate.

Le bruit des vagues se brise sur la mince couche de glace transparente gémissant sous mon poids. Je n'ai plus qu'un but : récupérer mes proies, dans lesquelles j'ai mis tout mon espoir de survie. À l'aide de ma crosse de fusil, je les monte difficilement sur une glace plus épaisse et plus sécuritaire. Ces dépouilles, source de vie, je les transporte ensuite en lieu sûr où je procède au dépeçage, espérant ne pas attirer un ours blanc toujours alléché par l'odeur du sang et toujours affamé. Puis, spontanément, à gorge déployée, je hurle ma joie :

— Papa!... Papa!... Papa!

Et l'écho me renvoie des voyelles éparses sur un air langoureux :

— A!... A!... A!...

Ma survie est donc assurée, ainsi que celle de ma future descendance. Bénie soit la main de mon paternel. Je prendrai femme, respectant ainsi les coutumes ancestrales de mon peuple.

Repu, après un repas de viande crue, j'enfouis ensuite la viande dépecée sous une épaisse couche de neige. Je

recouvre le tout de cendre pour éviter la venue d'animaux indésirables. Cette façon de faire désoriente le flair des animaux et leur donne la berlue. Les loups et les renards sont toujours des prédateurs redoutables et rusés, mais ils sont complètement incapables de retrouver de la viande si on a pris la précaution de l'enterrer dans la neige sur laquelle on a répandu de la cendre. C'est un vieux truc inuit qui remonte à la nuit des temps, car on n'a pas toujours la possibilité de transporter rapidement toute la viande de ses chasses. Le reste de mes munitions servira à défendre farouchement cette nourriture essentielle. Une partie du gras animal alimentera le feu souvent agonisant à cause de bûches trop humides.

Je reviens à l'abri avec une charge importante. Je prends soin de déposer sur le sol les peaux de phoque qui garderont la chaleur et m'isolent du froid. Ensuite, fièrement, je me glisse dans mon sac de couchage. Mes yeux fixent péniblement le feu pétillant, car déjà le sommeil, ce dieu charitable, s'empare de moi.

Dès l'aube, je suis sur pied et je salue ce quinzième jour de décembre sous un froid glacial. Le vent nordique s'est déchaîné, il hurle sa rage à plein horizon et d'énormes nuages blancs relèvent leur col de fourrure au-dessus de la surface de la terre. Une neige fine et piquante se met à tomber dru. Un blizzard démentiel s'installe sans permission.

Pendant six longues journées interminables, la tempête m'emprisonne dans ma *ouache*. C'est au cours de cette

attente qu'un matin, ma tête est littéralement soudée au sac de couchage raidi par une épaisse couche de glace. Je ne suis pas pressé de quitter le monde des songes et j'attends jusqu'à la dernière extrémité avant de m'en défaire.

J'effectue mes besoins dans une chaudière réservée à cette fin. Je rêve d'un nettoyage des lieux avec de l'eau en quantité. Toutefois, le poêle tient bon, à mon grand soulagement. La consommation de thé occupe une grande partie de mon temps. Coupée en lanières, je déguste ma viande crue. Même sous le tuyau fumant, je frissonne constamment.

Mon horloge intérieure m'indique que nous sommes le vingt et un décembre 1999. Cette première journée hivernale, la plus courte de l'année, se présente tout simplement radieuse. Malgré le froid mordant, le soleil tente une sortie sous son édredon flamboyant. Il sourit de tous ses rayons. Au milieu de ce panorama grandiose, le soleil me calme et me rassure. J'apprécie la vie lente, rythmée à la vitesse du passage des jours et des nuits. Je sors pour chercher de la viande. Ma cache a été préservée comme je m'y attendais. En cadence, mes mocassins emboîtent un pas court et régulier en direction de mon refuge. Mais en chemin, la diminution des amoncellements de glace attire soudain mon attention.

Des bruits feutrés, sourds, mêlés au clapotis de l'eau m'amènent rapidement au lieu d'où ils s'élèvent : ma scolarité déficiente, surtout en mathématiques, ne me permet pas de faire le compte du troupeau de caribous qui envahit

mon île déserte. Mâles élancés et femelles engrossées s'affairent activement à la recherche de nourriture dissimulée sous la neige. Ils sont joliment coiffés de solides bois reliant la racine de l'oreille jusqu'à l'extrémité du naseau. Ce semblant de rameau des plus coriaces sert au déneigement des rudes surfaces enneigées de la toundra arctique. Je suis émerveillé par ce coup de balai majestueux. Le résultat de leur recherche alimentaire semble concluante. Aucunement préoccupés par ma présence, chacun des animaux se gave gloutonnement en projetant son ombre au sol. À cause des mouvements répétitifs d'ingurgitation, sous leur long cou, frémit sans cesse leur fière barbiche empesée. Je réalise soudain que je viens de commettre une faute impardonnable : un garde-manger broute sous mes yeux et mon instinct de chasseur s'est laissé endormir. Lentement, je me dirige vers mon abri pour récupérer mon arme déjà chargée et reviens aussitôt vers le troupeau. Ciblés dans ma mire, je m'apprête à descendre quelques animaux, n'importe où dans le cheptel. J'admire leur insouciance. J'aurai le contentement d'avoir de la nourriture jusqu'à mon retour au village. Je contemple les animaux qui lèvent la tête nerveusement.

Brusquement, un songe m'emporte. Le fusil me tombe des mains, mes mains s'enflent et grossissent. Ma vue a perdu son acuité. Qu'est-ce qui se passe ? Mon corps se rapetisse et je me retrouve à quatre pattes. Sans pouvoir m'en empêcher, je m'élance vers la horde de caribous. Poussé par un désir que je ne contrôle plus, je m'attaque à la chair san-

guinolente d'un goût âcre et agréable. Je la déchire à belles dents. Je vois du sang dégouliner sur mon bras et ma main qui deviennent plus gourds et, à ma grande stupéfaction, ils se recouvrent de longs poils blancs. En même temps, je sens un tressaillement dans tout mon corps, ma vue se brouille, mon nez... Il me semble que je détecte des odeurs inconnues, nouvelles, venues de partout. Mais que m'arrive-t-il ?

\*\*\*

L'ancêtre jeta un long regard sur l'assemblée constituée surtout d'enfants.

— Savez-vous pourquoi vous avez eu la permission de veiller plus tard cette nuit ?

— Oui, grand-père, c'est parce que c'est la nuit du Grand Changement...

Le vieillard eut un sourire. Il était fier de son enseignement. Il tira une longue bouffée de sa pipe et demanda encore :

— Et c'est quoi la nuit du Grand Changement ?

Un petit, heureux de son savoir, lui expliqua :

— C'est la nuit où l'Esprit de nos frères ours change un être humain en ours parce qu'il n'a pas trouvé sa place parmi les hommes. Il le transforme en ours pour lui procurer la sérénité de l'âme.

L'ancêtre acquiesça de la tête.

— Oui, l'enfant qui dérange, par ses premiers cris et ses premiers pleurs, un ours qui se promène autour du village fera un bout de vie chez les hommes pour comprendre les difficultés de la vie humaine. Mais comme il ne sera jamais en paix avec lui-même, lors d'un événement spécial au cours d'une nuit précise du calendrier inuit, il retrouvera la grande pacification de son esprit en se métamorphosant en animal.

Puis, l'ancêtre frappa dans ses mains :

— Bon, il est temps d'aller dormir.

Les enfants ne se le firent pas dire deux fois, certains d'entre eux bâillaient déjà depuis un bon moment. En chœur, ils se jetèrent sur leur couche et ne tardèrent pas à dormir.

Tout à sa réflexion, l'ancêtre resta un moment dans la pièce, puis il décida de sortir. La nuit était très belle. Les étoiles scintillaient comme des diamants.

Le vieil homme jeta un coup d'œil vers l'horizon où, sous la lumière de la lune, se découpa la silhouette d'une ourse blanche à côté de laquelle marchait un petit. L'ourson jeta un long regard sur le village en gémissant, puis de sa démarche pataude, il se mit à courir, laissant sa mère derrière lui comme s'il voulait fuir.

L'ancêtre avait compris. Il regarda sa montre aux chiffres luminescents. Il était près de minuit en ce 31 décembre 1999 et c'était la nuit du Grand Changement. Il rentra dans son habitation, l'âme en paix.

## Complot sur la banquise

La coutume ancestrale qui est au centre de ce récit fictif m'a été racontée par un policier de la baie d'Hudson. Il s'agit d'une adaptation libre faite à partir de mes lectures sur le sujet et de mes expériences d'infirmière de brousse.

D. B.-C.

Sous un ciel arctique, de petites lueurs éclairaient les tentes inuites alignées sur la grève sablonneuse de la rivière Grande-Baleine pendant la saison tiède. Cette beauté nordique incitait au recueillement.

Au cours de sa récente visite, le missionnaire avait distribuée généreusement au chef de chacune des familles une Bible et cet objet mystérieux et magique : une longue tige de cire blanche. Les Inuits connaissaient bien les lampions jaunes faits de graisse de phoque, mais ces longs cous, appelés chandelles, les émerveillaient. En provenance de la mission catholique, le dieu des airs, dont le grondement faisait fuir les caribous, avait laissé une grosse boîte de ces lumières bienfaisantes dans un coin de chaque tente. L'homme vêtu d'une soutane espérait faire ainsi découvrir les images de la Bible à la plupart de ces analphabètes.

La brunante tardive des soirées d'été s'installait sur Kuujjuarapik. Le firmament avait tiré paresseusement son long rideau sombre piqué d'étoiles. Il devait être près de minuit.

L'ancêtre Jeremy se reposait en compagnie de son épouse Rébecca et de son fils unique Adamie. Pendant plusieurs minutes, il avait tenu nerveusement une allumette entre ses doigts. Puis, il avait frotté l'ongle noirci de son pouce

sur la pointe soufrée de l'allumette en bois, en faisant jaillir une flamme qu'il avait religieusement posée sur la mèche d'une chandelle. À petits pas rapides et silencieux, chacun était venu à tour de rôle y allumer la sienne, puis était reparti dans sa tente, muni de cet objet lumineux et féerique. La magie de toutes ces petites flammes faisait danser les ombres immobiles sur la toile des tentes tandis que le clapotis énergique des vagues de la rivière berçait les canots hissés sur la grève.

Dehors, le hurlement des chiens, en cette nuit de pleine lune, envahissait le silence de la toundra. Les moustiques profitaient de cette chaleur bénéfique et, question de se dégourdir les ailes, ils venaient, inlassables, prélever des gouttelettes de sang chez les habitants des lieux, qui n'étaient guère consentants.

Soigneusement accroché au mur de la modeste tente de Jeremy et de Rébecca, un porte-bébé inuit était leur fierté. De couleur bleu défraîchi, portant le poids des années, son tissu quadrillé pourrait encore supporter un enfant, bien au chaud, si besoin était. La bandoulière, faite de peau de caribou, avait été mâchée amoureusement par Mary, la mère de Rébecca.

Était-ce la flamme vacillante de la chandelle qui fit jaillir tout à coup un passé lointain dans l'esprit de Rébecca? Tête baissée, yeux cloués au sol, elle osa en cette nuit demander à Jeremy la question qui la tourmentait depuis longtemps.

Depuis plusieurs lunes, des hommes aux voix monocordes faisaient la ronde pour jaser ensemble, comme s'ils se confiaient un secret bien gardé depuis longtemps. Rébecca, à quelques reprises, était arrivée à l'improviste, attrapant quelques bribes de conversation, qui l'avait laissée songeuse et perplexe. Les hommes parlaient d'une voix unie, pareille à un doux murmure au cœur d'une nuit d'été, ponctuant leurs paroles de petits rires. C'était leur façon de clore une phrase, d'y inscrire un point final. Le vent s'était chargé de transporter jusqu'aux oreilles de Rébecca ces mots troublants : morts nés, maladie, vieillesse, banquise.

Rébecca eut un frisson : elle se remémora ce matin glacial où Mary, sa mère, était partie avec les hommes. Il y avait de cela plusieurs années. Depuis, elle n'était plus apparue parmi eux. Chacun avait continué son train-train quotidien avec la même tranquillité dans le geste et la parole. Dissimulant l'inquiétude de sa voix, Rébecca avait osé demander :

— Jeremy, ma mère a fait un voyage sur la banquise ?

Assis à la façon inuite, frappé d'étonnement, Jeremy laissa échapper un profond soupir, faisant vaciller la flamme de la bougie de graisse de phoque. Éblouie par cette lumière, Rébecca ne sut jamais si l'expression du visage de son homme avait changé :

— Oui, répondit-il, en détournant les yeux.

— Pourquoi ?

Il n'avait aucune raison de dissimuler la vérité. Rébecca connaissait très bien cette tradition inuite venue du fond des âges.

— Parce que son heure était venue. On n'a pas abandonné lâchement ta vieille mère sur la banquise, opina-t-il. On lui a parlé, on lui a même dit au revoir. On l'a enveloppée dans une peau de caribou, préparée spécialement pour elle. On ne l'a pas abandonnée, répéta-t-il, insistant... Elle voulait partir, elle devait partir...

Si Rébecca avait levé les yeux, elle aurait pu voir dans ceux de Jeremy le reflet de la grandeur sauvage qui avait entouré la mort de sa vieille mère dans la nuit silencieuse.

Péniblement, elle se leva pour se diriger vers son matelas fait de branches de sapin et de feuilles de thé du Labrador. Triste et épuisée, elle laissa seul son homme, pénitent silencieux après sa confession. Elle ressentait tout à coup une lourde solitude, la tristesse d'une orpheline prise au piège cruel de l'existence. Se résignant, comme le font toutes les femmes de son peuple, elle se dit que la vie était ainsi. Dans ce cruel pays de glace, elle avait appris qu'il n'y avait pas de place pour les bouches inutiles. Pour se consoler, si cela était possible, elle s'accrocha désespérément au souvenir de la naissance de son fils Adamie, qui avait maintenant vingt-cinq ans. Elle se remémora les sentiments bons et généreux qu'elle avait perçus dans le cœur de son jeune époux à l'époque.

L'enfant était né dans des conditions pénibles, et on l'avait caché aux regards des autres dès ses premiers cris, craignant qu'il soit vu comme un mauvais esprit. Jeremy était absent, parti la veille à la chasse au caribou. D'après les cycles de la lune, l'arrivée de l'enfant n'était prévue que dans une dizaine de jours ; Jeremy était donc parti avec la conviction d'être de retour à temps. Mais la messagère des naissances fut déjouée, elle aussi, et c'est ainsi qu'en fin de nuit, le bébé de Rébecca, un garçon rose, vit le jour. Affligé d'une énorme déchirure sous le nez, appelée communément bec-de-lièvre, il fut accueilli par sa grand-mère Mary, qui assistait sa fille en couche. Les deux femmes avaient dissimulé l'enfant, chaudement emmailloté dans l'igloo, craignant le retour précipité du père. Déjà, le poupon se tenait tranquille, semblant déjà comprendre que son mutisme serait sa survie. Comme il ne pouvait téter le mamelon maternel, Rébecca dut extraire son lait manuellement afin que la grand-mère puisse nourrir l'enfant au compte-gouttes, en cachette.

Jeremy revint plus tôt que prévu, soit le lendemain de la naissance. Tout d'abord, il ne remarqua pas de changement dans la silhouette tassée de son épouse. Les deux femmes complices se mirent à l'observer attentivement, afin de choisir le moment propice pour lui dévoiler leur secret. Il fallait faire vite : cela ferait bientôt dix lunes que Rébecca était enceinte et, selon la coutume inuite, Jeremy devait faire l'amour à sa femme dans les jours précédant l'accouchement. C'était, disaient les anciens, cette stimulation de

l'utérus qui provoquait les contractions nécessaires pour que s'accomplisse la naissance de l'enfant. En bon Inuit, Jeremy se préparait à accomplir son devoir avec virilité. L'aïeule Mary ne voulait surtout pas blesser la susceptibilité de Jeremy, plein de bonne volonté. Elle s'était donc retirée, seule avec l'enfant, très discrètement. Quand Jeremy avait appris la nouvelle, il avait tout d'abord refusé de voir son rejeton. Mais la vieille Mary sut attendrir le cœur de ce père affligé. Jeremy consentit à donner ce fils monstrueux à la grand-mère. C'est à genoux qu'elle le remercia pour ce cadeau inespéré, lui promettant aussi de garder secrète l'existence de ce fils renié. Que d'efforts pour sauvegarder une vie ! L'enfant grandit donc dans des habitats d'été et d'hiver, tapi dans les coins obscurs, scrutant les moindres conversations. Craintif, analphabète, confiné à l'intérieur par un père honteux de l'infirmité de son fils, Adamie ne put fréquenter l'école de la mission. Parlant avec difficulté, d'une voix faible et nasillarde, il n'était compris que par les deux femmes. Sa bouche difforme donnait l'impression d'un sourire perpétuel, laissant entrevoir quatre dents supérieures trop blanches. Deux yeux interrogateurs et vifs éclairaient son visage.

Adamie, qui était maintenant un homme de vingt-cinq ans, demeurait toujours caché. Cette nuit-là, jusqu'à ce que la bougie rende l'âme, il écouta la confession de Jeremy et comprit le silence de sa mère. À l'autre bout de la tente, n'ayant sans doute pas eu le courage de s'allonger auprès de sa femme, Jeremy, couché sur un lit de sapinage, qui

avait cette odeur particulière de grand vent, semblait maintenant dormir d'un sommeil agité, ponctué de soupirs profonds et saccadés.

Ne trouvant pas le sommeil, Rébecca, les mains engourdis d'avoir trop pressé la Bible dans son chagrin de la veille, fixait du regard les parois de la tente. Dès l'aube, l'œil pâle de la lune avait cédé la place à une boule flamboyante qui avait fait tout doucement sa montée au fond de la baie, présage d'une journée torride. Ce matin, la rivière Grande-Baleine prenait son air des grands jours, s'amusant à faire valser sur ses flots des anges de lumière dignes des plus grands clochers.

Jetant un coup d'œil par-dessus le corps endormi de Jeremy, Rébecca vit que son fils Adamie n'était plus dans la tente, malgré l'heure matinale. « Peut-être, pensa-t-elle, a-t-il entendu notre conversation d'hier soir, discrètement dissimulé dans l'obscurité, comme toujours ? » Elle se leva et sortit. La douceur clémente de l'air l'étonna. Elle aperçut un canot qui se berçait au loin sur la rivière. Malgré sa myopie, elle reconnut la silhouette de son fils tirant un filet de pêche. Rassurée, elle se dirigea vers le feu et tenta de le raviver. Maigrement alimenté par des mousses et des brindilles séchées, il prit un certain temps avant de s'embraser.

Des odeurs de copieux déjeuners – car on était en période d'abondance – se répandirent bientôt dans tout le campement. La toundra revêtait ses couleurs de vert attendri

sur lesquelles perlaient des larmes de rosée nocturne. Levés tôt, les hommes mangèrent avec appétit. Puis, à la file indienne, précédés de Jeremy, ils se dirigèrent vers la rive. Les canots avironnés par une dizaine de pêcheurs s'éloignèrent lentement sans bruit. Rébecca pourrait paisiblement manger en compagnie de son fils, sur le point de revenir de sa pêche solitaire.

Assis à l'esquimaude, secoués de petits rires, mère et fils se jetaient des regards furtifs en mangeant ce repas matinal. Adamie savait lire sur son visage, et il voyait bien, au clignement de ses paupières et à son regard sombre et fier, qu'elle était très contente. Un timide sourire de complicité effleura ses lèvres charnues.

Quelques heures plus tard, d'un geste de la main, Rébecca rassembla autour d'elle toutes les femmes du campement pour leur raconter comment l'aïeule Mary avait disparu. Oh, bien sûr, elles connaissaient toutes la nature de ces départs. C'était une coutume qui remontait à la nuit des temps, mais chacune de ces absences creusait un vide.

Les femmes parlaient doucement, dissimulant leurs peurs secrètes, et leurs paroles imprégnées de douleur flottaient sur le campement, sans cris, sans éclats, comme une brise d'été. Puis, en mémoire de l'aïeule disparue, chacune, à tour de rôle, commença à chanter d'une voix profonde et gutturale. Leurs voix s'unirent ensuite les unes aux autres, en crescendo, pour former un vaste chœur qui imitait le cri de chacun des animaux sauvages de la toundra.

Les ondes graves et bienfaisantes de ce chant mortuaire les apaisèrent, redonnant à chacune force et courage.

Suivie par une dizaine de femmes, Rébecca se dirigea, à petits pas feutrés, vers sa tente qui, soudainement, lui parut endeuillée et triste. Hier soir, sous cette toile, à la lueur d'une chandelle, lui avait été rappelé le sort qu'on réservait aux vieilles femmes : toutes disparaissaient mystérieusement sur la banquise. Sur son lit de glace à la dérive, serait-elle aussi choyée que sa mère, que Jeremy avait enveloppée dans une peau de caribou toute neuve ? Souhaitait-elle cette fin, en guise de cadeau ultime et de reconnaissance pour une vie de labeur consacrée au service des siens ?

Rébecca sortit religieusement d'une boîte de carton abîmée, des vêtements d'apparat. Puis, sa voix remplie d'émotion prit gravement la cadence d'un chant litanique. Au même moment, immobiles devant la tente, toutes les femmes se mirent à piétiner nerveusement le sol, scandant le pas d'une danse envoûtante. Spectacle grandiose que celui de ces femmes, vêtues de robes en peau de caribou et ornées de perles multicolores, sautillant sur la toundra comme une nuée de papillons.

Telle une bourrasque, le groupe de femmes pénétra à l'intérieur de la tente. Bible en main, elles firent cercle autour de Rébecca qui eut le privilège de désigner à chacune « sa place », comme le veut la tradition. Attentives et concentrées, elles contemplèrent les illustrations du livre saint.

Bientôt, l'attention se dirigea vers Maggy, l'aïeule du groupe, assise à côté de Rebecca. Bénéficiant d'une santé robuste, elle accomplissait encore des tâches domestiques chez son fils aîné qui l'abritait. Elle se savait en sursis, mais gardait espoir de ne pas connaître le triste sort de Mary car la tradition de l'abandon sur la banquise s'estompait. En attendant, sereine, elle riait de l'apparition de ses premiers cheveux givrés au cours des dernières années.

Les quatorze stations du chemin de croix du Christ étaient illustrées dans la Bible. La mort du Fils de Dieu sur la croix leur semblait sans doute plus pénible que l'abandon et la mort sur une banquise. Assises à la façon inuite, immobiles, paupières closes, ruisselantes de sueur, épaule contre épaule, têtes baissées, elles se mirent à chanter une berceuse. Tout doucement, d'une voix chaude, elles endormirent les canots de la rivière. Ce chant leur fut bienfaisant. Résignées à leur sort, ces femmes ne doutaient pas que les esprits et les chamanes pouvaient prendre possession de leur être en tout temps. Par ce rituel funèbre, chacune à sa façon disait adieu à une mère, à une grand-mère disparue, ainsi qu'aux autres à venir. On célébrait la fin d'une vie, comme on célèbre la fin du long hiver arctique ou le retour périlleux du chasseur.

Le soir venu, on alluma une bougie que l'aînée agenouillée tint solidement entre ses doigts jusqu'à ce que la flamme lui brûle la peau, lui révélant dès cet instant la douleur pénétrante qu'elle aurait à subir le moment venu.

L'une d'entre elles ouvrit la toile de la tente. Au cours des dernières heures, le soleil radieux s'était blotti derrière des nuages bouffis, comme s'ils allaient bientôt crever. On aurait dit que toutes les larmes gelées sur les joues des aïeules mortes sur la banquise s'étaient évaporées dans le firmament et s'apprêtaient à tomber en une ondée généreuse sur les orphelins de la toundra.

Chacune s'éclipsa pour retourner chez elle. Après quelques heures d'orage, le soleil radieux sortit de nouveau de sa cachette. La silhouette d'Adamie se découpa sur un pan de l'immensité. Orchestré comme l'eau des chutes, chaque crépuscule lui rappelait sa responsabilité envers les hommes partis en mer. Son travail consistait à allumer sur la plage un immense feu alimenté par du bois de grève.

Dans cette région nordique, la pénombre s'installe vers minuit et les pêcheurs peuvent circuler librement tout la nuit jusqu'à la mi-août, mais à la fin de l'été, une véritable noirceur commence à s'installer. Les activités quotidiennes s'échelonnent sous l'œil approbateur des étoiles ou sous le cuisant soleil nordique. Au rythme des saisons, les tentes se transforment en igloos et le visage des Inuits trapus et rieurs se crevassent davantage. Au rythme de ces mêmes saisons, de nouvelles grands-mères disparaissent sur la banquise, transformées en momies de glace.

\*\*\*

Vêtue de son habit en peau de phoque, Rébecca avait suivi la trace des hommes sur la toundra matinale afin de déceler leurs activités au loin sur la mer. Le feu de la grève lui rappela avec un petit pincement au cœur son bonheur d'avoir enfanté son fils Adamie, qui, en cet instant, accomplissait son destin de serviteur des autres, même si personne n'osait le saluer pour ne pas déplaire à Jeremy.

Elle jouissait de cet instant, car elle savait qu'il ne durerait pas toujours, condamnée qu'elle était tôt ou tard à ce voyage sans retour sur la banquise.

Elle se faisait vieille, et elle sentit, un matin d'hiver, que ses forces physiques, indispensables à l'exécution de ses tâches domestiques, commençaient à diminuer. Malgré une nourriture abondante et régulière, son organisme ne semblait plus en mesure de se rétablir. Elle fit donc un effort surhumain dans le but de déjouer son époux. Jeremy observait sa femme avec un œil inquiet. Il plissait les yeux et scrutait le firmament, souhaitant y voir passer un voilier d'oies blanches qui ferait revenir un été plein d'espoir. Mais c'était déjà la saison des brumes épaisses et bientôt s'élèveraient sur la toundra les vents froids et les neiges piquantes. Jeremy soupirait tristement.

Par un matin glacial, Rébecca, assistée de son fils Adamie, tenta de se lever, mais ses forces l'avaient quittée. Restée seule dans l'igloo, emmitouflée dans ses vêtements de peau, elle ressentait un bien-être indescriptible, une grande paix. Quand elle réussit enfin à rassembler assez de force pour se lever, elle s'aperçut, stupéfaite, qu'elle était

couverte de sang de la ceinture aux talons. Avec l'aide d'une voisine, elle réussit tant bien que mal à se laver et à camoufler les peaux souillées avant le retour des hommes.

Ses yeux cernés d'ombres frileuses et son visage au teint presque cadavérique confirmaient son état de santé précaire, impossible à dissimuler encore bien longtemps. Quelques voisines vinrent à tour de rôle lui donner du bouillon chaud. Clouée à sa couche, Rébecca pressentait que la nature se faisait complice d'un éventuel abandon.

Quand Jeremy rentrait, il se tenait toujours dans l'igloo à la disposition de sa femme, sensible à ses moindres besoins. Celle-ci, habituée aux durs labeurs, n'avait que des gémissements pour exprimer ses demandes muettes. Les lueurs indécises de la lampe à l'huile de baleine se reflétaient dans ses yeux trop noirs où se lisaient angoisse et douleur. Sans cesse, son époux lui offrait du thé. Avec une tendresse émouvante, Jeremy bordait son lit tout en caressant ses cheveux noirs et durs comme du crin.

Une nouvelle semaine débuta qui sembla donner force et vitalité à Rébecca. Depuis quelques jours, les chasseurs se préparaient au grand départ. Il était temps de suivre la progression des hordes de caribous vers le nord. On arrivait à la fin des provisions accumulées pour traverser la longue saison hivernale. Il fallait trouver du gibier pour pouvoir survivre pendant les durs mois de la fonte des neiges. Aucune raison ne pouvait donc empêcher Jeremy de se joindre à cette expédition annuelle. À l'entrée de l'igloo, les chiens d'un des six attelages choisis s'agitaient

déjà en aboyant et en se battant fréquemment. Jeremy avait la réputation d'être un guide avisé, et sa participation à l'équipée assurait sa réussite, l'abondance de viande et, par conséquent, la survie de la communauté tout entière. Il partit donc, rassuré par la présence de son fils Adamie, resté au chevet de sa mère. Sous un froid vif et mordant, l'écho apporta dans l'igloo le bruit du grincement des patins des traîneaux enveloppé par le concert des aboiements des chiens. Rébecca ressentit cruellement ce départ. Jeremy l'avait saluée et même embrassée très tôt à l'aube. Ce geste inhabituel l'avait rendue soupçonneuse et nerveuse. Cependant, elle n'osa pas exprimer ses inquiétudes aux femmes qui vinrent la visiter. De son côté, Adamie semblait indifférent, quoique qu'elle pût déceler son extrême nervosité au perpétuel clignement de ses yeux.

Les chaudes journées d'avril ramenèrent les chasseurs au bercail. En arrivant, ils déposèrent le gibier sous la neige durcie, à l'abri des animaux sauvages. Tout en se racontant interminablement leurs exploits et en dégustant le fruit de leur chasse, ils savouraient leur satisfaction d'avoir encore une fois assuré la survie de leur peuple. Chacun dans la communauté n'avait plus qu'à venir quérir sa ration quotidienne. Adamie écoutait les chasseurs raconter leurs chasses avec force détails et un brin de vantardise, rêvant de se joindre à eux pour les prochaines chasses.

Un matin dès l'aube, impatient qu'il était d'imiter son père, Adamie partit seul chercher le phoque de printemps sur la banquise. La soudaine rémission de la maladie de sa

mère lui permettait ce bref moment d'absence. C'est ainsi qu'à son lever, Rébecca jeta un coup d'œil sur la rivière et aperçut son fils qui tentait maladroitement de harponner un gros phoque non loin de la rive. Elle s'attrista de le voir ainsi seul, rejeté depuis toujours par Jeremy, son père.

Quelques heures plus tard, scrutant à nouveau les glaces qui dérivait sur l'eau, elle n'y vit plus son fils. Plissant les yeux, elle promena son regard pénétrant et inquiet jusqu'au bout de l'horizon. Elle observa la moindre vague, le moindre repli, la moindre banquise, les contours et le fond de la baie. Déjà le chaud soleil était haut dans le ciel, dominant le côté sud. Elle alerta les autres. L'on vit alors un peloton de femmes et d'enfants se disperser dans la toundra qui bordait les rives encore gelées de la rivière pour tenter de repérer le moindre mouvement humain sur les glaces.

Plus de douze heures s'étaient écoulées depuis le départ d'Adamie. Une angoisse folle envahit Rébecca. Cette nuit-là, toutes les tentes furent doublement éclairées, car tous souhaitaient ardemment le retour du fils bien-aimé de Rébecca. Une deuxième chandelle, c'était le prix à payer pour que soit exaucé un vœu, avait dit le missionnaire.

Mais Adamie ne revint pas, au grand désespoir de Rébecca.

Les chauds rayons du soleil nordique éblouissaient maintenant les journées printanières. Des sillons tracés

par la peine et les trop longues nuits glaciales de Kuujjuarapik avaient creusé le visage amaigri de Rébecca. Elle marchait de plus en plus péniblement, perdue dans ses souvenirs et son bonheur d'autrefois. Au cours des dernières semaines, les glaces avaient reculé, ne fondant pas complètement toutefois. La rivière sillonnée continuellement par de petites banquises semblait reprendre vie. La contemplation de ces glaces sur l'eau sombre prenait de plus en plus de place dans la vie de la mère éplorée. Elle en venait même à oublier les travaux domestiques et ses besoins les plus élémentaires : elle ne se nourrissait plus, ne dormait plus et négligeait sa toilette. Puis, le corbeau noir du désespoir fit son apparition.

Comme d'habitude, son époux Jeremy était parti tôt le matin, dans l'espoir de harponner un phoque sur la banquise. Chaussée de mocassins neufs et vêtue de sa belle robe d'apparat, c'est une Rébecca radieuse que les habitants du village croisèrent sur le sentier cet après-midi-là.

Le soir venu, on ne vit pas comme à l'accoutumée le reflet de la chandelle s'agiter sur la toile de sa tente. Seuls les sentiers déserts menant à la rivière scintillaient.

Jeremy, à sa grande fierté, avait su capturer le phoque. Bien installé sur la banquise, il se laissait dériver en direction de la grève, traînant sa prise derrière lui. Le soleil déclinait rapidement à l'horizon. Soudain, le ciel s'anima sous ses yeux ébahis. Un arc-en-ciel tira bientôt sa révérence pour laisser place aux aurores boréales, gracieuses magiciennes aux coloris multiples, qui dansèrent un ballet

époustouflant au-dessus de sa tête. Derrière elles apparut un tourbillon magnifique, semblable à celui que laisse un troupeau de caribous courant sur la toundra enneigée. Surpris, ensorcelé, le cœur bondissant, Jeremy fut soudain encerclé par une ronde de harpons qui l'empêchèrent de bouger.

Il vit alors descendre des nuées un cortège de fantômes qu'il reconnut rapidement : c'étaient les aïeules qu'il avait abandonnées sur la banquise. Terrifié et tremblant de tous ses membres, il aperçut sa femme Rébecca. Elle était couchée sur la glace, agonisante, sous l'œil attendri des grands-mères qui encerclaient la banquise fourmillant de phoques. Le fantôme de son fils Adamie était méconnaissable : la guérison de sa lèvre n'avait laissé aucune cicatrice sur son visage. Souriant, il distribuait à pleine main le fruit de sa pêche aux vieilles femmes qui l'entouraient. Jeremy piqua son harpon dans des glaces flottantes pour tenter de s'approcher, mais il ne réussit pas à toucher ces mains tendues, ces visages souriants pénétrés de bonheur.

Tard dans la nuit, Jeremy assista, impuissant, à l'envol des aïeules accompagnées de Rébecca et d'Adamie. Tel un voilier d'oies blanches, elles se déployèrent dans le firmament, portant chacune, au creux de la main, une petite flamme, cette joyeuse lueur qui éclaire les tentes certains soirs d'été à Kuujjuarapik...



Au pays des phoques

Ce récit fictif s'inspire d'un fait vécu qui m'a été raconté par un policier de la baie d'Hudson, que j'ai ensuite modifié et adapté en fonction de mes lectures et de plusieurs autres événements analogues dont j'ai été témoin au cours de ma vie dans le Grand Nord.

D. B.-C.

**A**ssis aux commandes de sa motoneige enrhumée, papa Tom conduit avec inquiétude. La charge lui semble trop lourde. Pourvu que le véhicule tienne le coup ! Enveloppés de peaux d'ours, maman Annik et ses trois enfants sommeillent derrière le bolide crachant sans scrupule des résidus huileux sur la toundra. Le soleil blafard de janvier guide l'engin vers leur camp de chasse, où le gibier semble abondant, à en juger par les nombreuses traces observées récemment. Situé à l'embouchure de la rivière Grande-Baleine, sur la rive est de la baie d'Hudson, ce gîte ancestral accueille la famille au cours des longs mois d'hiver.

Trois jeunes enfants, deux filles et un fils, gonflent la fierté et l'orgueil des parents. La naissance de bébé Tommy a cependant mis un terme à leur rêve d'engendrer une douzaine d'enfants. Âgée de vingt-six ans à peine, Annik a dû se résigner à une stérilisation à la suite de cet accouchement. Une hémorragie foudroyante a forcé son époux à signer une autorisation permettant au chirurgien de procéder à une opération majeure. Depuis, des rumeurs circulent dans le village : plusieurs naissances douteuses survenues seraient le résultat des aventures extraconjugales de papa Tom. Maintenant stérile, Annik comprend l'atavique besoin que son mari a de vouloir se reproduire, et elle se résigne à partager son homme. Elle envisage

même d'accueillir, quand il le lui demandera, les enfants qu'il a engendrés avec d'autres femmes. Généreux et travailleur, Tom adore sa femme et ses enfants, mais il ne sait pas résister à l'alcool. Dans le village où ils habitent, deux commerces légaux vendent de la boisson alcoolisée tous les jours, sauf le dimanche. Malgré le prix exorbitant des consommations, les bars regorgent de joyeux lurons qui emplissent les tiroirs-caisses de billets de banque, au détriment de leurs enfants apeurés et affamés. L'achat d'essence est aussi sacrifié, et le gibier gras et abondant rigole d'aise et de vie, en l'absence de chasseurs...

Annik se remémore avec nostalgie l'époque, pas si lointaine, où leur village était une *réserve sèche*, c'est-à-dire que l'achat et la vente d'alcool y étaient strictement défendus. On retrouvait alors au sein de la communauté, une abondance de biens, et la fierté du partage réchauffait les cœurs. Malheureusement, aujourd'hui, à l'insu de son époux, comme la plupart des autres femmes du village, Annik doit faire le guet devant le bureau de poste pour récupérer son chèque d'allocations familiales. Camouflé à l'intérieur de ses sous-vêtements, ce revenu, quoique modeste, assure au moins un maigre repas quotidien à la famille.

C'est toujours à ce moment, vers le vingtième jour de chaque mois, que la violence se déchaîne sournoisement dans la famille. Chaque mois, il est de plus en plus difficile pour Annik de récupérer son chèque, bien qu'il soit adressé à son nom. Elle se doit d'utiliser les ruses les plus

audacieuses afin de déjouer son mari qui surveille l'arrivée de l'avion à l'aéroport du village. Tout le courrier venu du ciel est immédiatement transporté au bureau de poste dans un sac bleu, facile à identifier. Chaque femme possède la clef de sa boîte postale cachée secrètement à l'intérieur d'une couture de sa jupe. Dès sa sortie du bureau de poste, elle doit être vigilante si elle veut conserver son chèque. Afin d'éviter les gestes d'intimidation de son mari, Annik a tenté à quelques reprises de n'aller chercher la précieuse enveloppe brune que le lendemain de sa livraison. Une fois, à sa grande surprise, elle a trouvé son casier vide, et on lui a insinué que l'employée du bureau de poste avait sans doute remis à son époux Tom, en échange de la promesse d'une caisse de bières, l'enveloppe pourtant adressée à son nom à elle. Afin de vérifier la validité de ces soupçons, qu'elle espérait non fondés, elle se présenta au magasin général du village qui honorait ces chèques du gouvernement. L'employée, qui était la sœur cadette d'Annik, lui permit de constater que c'était bien Tom, son mari, qui avait imité sa signature à l'endos du précieux papier. Annik demanda alors si ce dernier avait payé la facture du mois précédent. Non. Il n'avait rien acheté et il n'avait payé aucune facture. Désespérée, Annik se rendit alors à l'évidence que l'on trinquerait encore à la santé des enfants...

Annik est une des rares femmes du village à vivre sobriement, ce qui lui vaut la rogne de tous et toutes. Régulièrement, elle subit les menaces et la violence des autres

femmes. Pendant les périodes de soulerie collective, c'est pourtant elle qui héberge les nombreux enfants abandonnés à leur triste sort. La terreur fige leur enfance dans un état de détresse insupportable qui se reflète dans leurs regards.

Tom participe sans retenue à ces beuveries et il bat parfois son épouse, lui reprochant cruellement sa stérilité. Annik ne répond jamais à ses insultes ni à ses coups. Adossée au mur, elle se protège la tête derrière ses bras relevés. La dernière fois que cela s'est produit, c'est le claquement subit de la porte qui l'a fait sortir de sa stupeur. Péniblement, elle s'est relevé la tête, effrayée, et a jeté un regard furtif autour d'elle pour s'assurer que son mari avait quitté la maison. Ses trois enfants en pleurs s'étaient cachés sous leur matelas. À petits pas furtifs, Annik s'est approchée de la fenêtre et a aperçu son homme, une bière à la main, qui titubait en direction de la maison voisine où s'est poursuivie la fête.

Ce mois-ci, ces scènes violentes avaient été épargnées à la famille. Le chèque d'allocations familiales avait servi à acheter des vivres et d'autres biens de subsistance. C'est pourquoi le traîneau est rempli de victuailles, pour le bonheur de tous. Annik, qui connaît les talents de chasseur de Tom, n'est nullement inquiète pour la survie des siens quand ils s'aventurent ainsi sur la toundra. Les interminables heures passées dans le traîneau en sa compagnie sont un véritable cadeau pour elle. Malgré tout, Annik aime tendrement son époux, et son cœur espère toujours qu'il cessera un jour de boire. Quotidiennement, elle implore

le créateur du monde et attend un miracle de sa part, ce qui ne saurait tarder selon elle.

\*\*\*

Enfin, le bolide givré s'engage dans la pente abrupte menant au camp. On s'immobilise devant la porte pendant que la motoneige essoufflée tente de se calmer. Le mélange d'huile et de gazoline dégage une odeur carbonisée et laisse une trace noirâtre sur la neige immaculée. Le petit camp construit en bois rond semble vouloir sombrer sous le poids des années. Il est coiffé d'un tuyau de poêle rouillé qui surplombe la toiture rapiécée avec des tôles branlantes. Ils pénètrent à l'intérieur pour constater que tout est en ordre, rien n'a bougé depuis la fin de l'hiver dernier. Un froid mordant et humide les oblige à allumer un feu. Très vite, des petites branches de sapin sec, mises de côté l'année dernière, se mettent à pétiller sous la flamme.

Petits et grands voient le traîneau et participent à la besogne. Bientôt une chaleur bienfaisante réchauffe l'intérieur du camp et ses occupants affamés y dégustent leur premier repas. Annik rêve de cette vie familiale ancestrale qu'elle a connue aux jours heureux de sa jeunesse.

Au cours des semaines suivantes, l'atmosphère familiale est détendue et chacun vit dans l'insouciance et le bonheur. Le soir venu, les enfants réclament même qu'on leur raconte une légende inuite.

Déjà cinq merveilleux mois se sont écoulés depuis leur arrivée. En observant, dans le firmament limpide, la lune exposer son ventre dodu aux yeux des habitants terrestres, Tom déclare que cette pleine lune d'avril est le signe annonciateur de leur prochain départ. Elle annonce du temps froid pendant les huit jours qui viennent. Il observe aussi un immense halo autour de la déesse rieuse, convaincu que des vents violents sont à prévoir. Habituellement, une accalmie de trois jours précède le changement de température. Il fait part de ses observations à sa femme qui confirme ses pronostics. D'un commun accord, ils s'entendent pour quitter les lieux dès le lendemain à l'aube.

Le motorisé prend donc d'assaut le sentier du retour. Recouvert d'une bâche, le traîneau qu'il tire, boursouflé de peaux et de viande de gibier, garde bien au chaud les trois enfants pelotonnés les uns contre les autres. Instinctif comme un chien de tête, Tom flaire le nord et s'engage hardiment dans cette direction. Deux jours plus tard, heureux d'avoir su défier les intempéries, Tom, tel un magicien de la toundra, se retrouve à cinq kilomètres du village. Soulagé, il enfonce l'accélérateur, sous la mine réjouie d'Annik assise derrière lui. Discrètement, elle tapote affectueusement le dos de son mari, en guise de félicitations. Sous un firmament étoilé, elle remercie le maître du monde pour toutes ses bontés.

Brusquement, les vents se lèvent et d'épais nuages en provenance du nord entreprennent leur course folle. Un blizzard déchaîné souffle une poudreuse sur la toundra.

Tom se souvient alors du halo qui entourait la lune, annonçant des vents ravageurs. Il est obligé de s'arrêter à quelque trois kilomètres du village. Une neige folle s'abat sur eux, poussée par un vent démentiel. Annik vérifie l'état de la bâche recouvrant le traîneau, et rassure les trois enfants. Les pleurs de bébé Tommy sont étouffés par les gémissements du vent. Ils décident de s'immobiliser quelques heures sur la rivièrre, dans l'attente d'une éclaircie, puisqu'ils ne sont qu'à une vingtaine de minutes du village.

Miraculeusement, la neige cesse de tomber, mais le vent glacial poursuit sa course diabolique. Soulagé, Tom se lève et tente de démarrer l'engin enfoui sous un amoncellement de neige durcie. Un faible toussotement émerge du moteur gelé. Le mécanicien de brousse qu'il est constate que la gazoline a gelé et que la batterie est à plat. Il s'adresse alors à sa femme :

— Reste ici avec les enfants. Le village est à peine à une heure de marche. Je vais aller y chercher de l'aide.

Le vent violent lui coupe le souffle. Il se rapproche de sa femme et ajoute :

— Tu ne bouges pas d'ici... Je reviens tout de suite...

Annik sait bien qu'elle n'a rien d'autre à faire. Quitter les lieux mettrait sa vie et la vie de ses enfants en danger. De toute façon, où peut-elle aller ? Jamais femme n'avait vu courir son homme si rapidement en direction du village. Cette preuve d'amour lui remplit le cœur de courage. Un souvenir d'enfance lui revient brusquement en mémoire.

Elle revoit son père : pris au piège dans une tempête, il avait construit un igloo en un tournemain. Elle décide alors d'aller se blottir dans le traîneau en compagnie des enfants qui la réclament.

Tom arriva au village rapidement et se précipita dans la première maison éclairée. Transi de froid, il raconta son histoire à une douzaine de fêtards éméchés, attablés près du poêle dans la cuisine. On lui offrit un gin chaud qu'il accepta volontiers.

\* \* \*

— C'est ma traite, Tom. Prends ça à ma santé et à celle de mes enfants, lança son ami Léo. On ne les a pas faits pour rien, les enfants ! Une traite, gracieuseté des allocations familiales, ça encourage, hein ?

— Les chèques sont arrivés ? demanda Tom.

— Oui. Cet après-midi... As-tu ta clef ?

— Non, ma femme dort avec sa clef...

Ivre morte, la maîtresse de maison, qui travaillait au bureau de poste, proposa à Tom :

— Je t'accompagne à la poste et je te remets tes chèques. Tu es mon invité... Vive la reine !

— Vive la reine ! répéta Tom.

Ils sortirent en titubant de la maison, bras-dessus bras-dessous. Au comptoir postal, Tom imita tant bien que mal la signature de son épouse, déjà lointaine dans ses pensées. Comme par magie, les chèques des cinq derniers mois se transformèrent en une liasse de billets de banque. On troqua le tout contre de l'eau-de-vie, dissimulée dans des sacs chez un ami faisant de la contrebande. Bière, vins et spiritueux furent transportés dans la maison où l'on attendait les fêtards.

Trois jours plus tard, au petit matin, la fête se termina, faute d'alcool. Les fêtards se retrouvaient tous sans le sou pour la prochaine quinzaine. Des hommes et des femmes encore ivres dormaient éparpillés sur le plancher recouvert de bouteilles vides, de vitres cassées et de vomissures. Une odeur répugnante emplissait la maison, dont les vitres de la porte d'entrée avaient été fracassées. Dégrisés, les propriétaires de la maison forcèrent les visiteurs à quitter les lieux.

Encore sous l'effet euphorique de l'alcool, Tom retrouva sa maison habitée seulement par le froid. Réussissant à se glisser dans son sac de couchage, il dormit profondément jusqu'au lendemain après-midi. À son réveil, encore abasourdi par l'alcool, il s'étira longuement dans la pénombre. Péniblement, il ouvrit ses petits yeux bridés et, comme un enfant, il se frotta le nez et les joues à l'aide de ses poings fermés. La pousse soudaine de sa barbe le surprit. Il tâta le côté droit de sa couche et s'étonna de voir qu'il occupait seul le lit conjugal. Il appela chacun de ses enfants :

— Flora! Jenny! Bébé Tommy... Annik! Annik!

Un froid silence habitait la maison... Une soudaine panique s'empara de lui. Jamais sa femme ne quittait le nid familial sans l'en aviser. Rapidement, il sortit de son sac de couchage. Sa tenue le laissa perplexe.

— Je n'ai pas l'habitude de me coucher chaussé et tout habillé!

Il ouvrit la porte, mais ne vit personne autour de la maison. Une dune de neige durcie bloquait la cour. Plissant les yeux, il sortit de la maison dans le but de vérifier où se cachait sa motoneige. Aucun souvenir ne surgissait dans son esprit. « Possible que ces dunes de neige cachent mon engin », pensa-t-il. « Je verrai à cela plus tard quand la tempête se sera calmée », pensa-t-il encore.

Il rentra dans la maison et alluma le poêle à naphta pour y chauffer de l'eau. Contrairement aux hommes de son peuple, il ne fumait pas, mais adorait le café noir sans sucre ni lait. Enfin, l'eau bouillante infusa son café instantané, qu'il but à petites gorgées dans sa tasse de granit. Perdu dans ses pensées, une légère panique commença à s'emparer de lui. À petits pas hésitants et nerveux, il se dirigea vers son lit et s'y assit. De son poing fermé, il martela le matelas en hurlant :

— Annik! Annik! Où es-tu ?

Enfin, il se rendit au magasin général pour s'informer. Personne n'avait vu sa famille récemment. Il eut l'idée

d'aller au bureau de poste. Annik avait-elle encaissé ses allocations familiales ? Comme le casier postal était vitré, il put constater qu'il était vide. Une colère sourde s'empara de lui à la pensée que son épouse pût lui faire des cachettes. Il s'adressa à Max, le maître de poste, et lui demanda s'il avait vu sa femme.

Max lui relata les événements des trois derniers jours. Il rappela à Tom que son épouse l'avait elle-même accompagnée à la poste l'autre soir.

— Elle a commis une faute grave, je sais, mais c'est pardonnable, elle était en boisson. C'est toi qui as signé, Tom...

— Où est l'argent alors ?

— Tu es venu à la maison avec beaucoup de boisson... Nous avons tellement bu...

Tom ne comprenait pas un mot de ce que Max lui disait. Levant un poing menaçant, il hurla :

— Où est ma femme, Max ? Dis-moi où elle se cache.

— Je ne sais pas. Mais toi, d'où venais-tu l'autre soir quand tu es arrivé chez moi à la course, comme un fou ?

— Je ne me rappelle pas, dit Tom en tremblant de tous ses membres. J'ai dû te le dire, non ?

— Je ne m'en souviens pas. Mais toi, Tom, où as-tu vu ta femme la dernière fois ?

Un souvenir vague traversa soudain son esprit, le

dévastant complètement. Il hurla de toutes ses forces, comme une meute de chiens apeurés :

— Oui... c'est ça... Je revenais de la chasse et, tout près d'ici, ma motoneige est tombée en panne. J'ai couru jusqu'au village pour chercher de l'aide. Ma famille est dans le traîneau... J'ai dit à Annik que je reviendrais vite...

— Où ça ?

— Tout près d'ici, à une heure de marche...

Max téléphona au curé afin qu'il fasse sonner la cloche de l'église pour alerter tout le village.

Personne ne resta indifférent à cet appel au secours et, très vite, une trentaine d'hommes se regroupèrent et partirent à la recherche de la famille disparue. Un froid inhumain les accompagnait. Munis de puissants projecteurs, les motoneiges se suivirent à la queue leu leu.

Tom avait retrouvé la mémoire. Il était dévasté. C'est à tâtons que l'on scruta la rivière vallonnée, y cherchant un signe de vie. À l'aube, les motoneiges encerclèrent finalement un amoncellement de neige. Tom se précipita sur la dune en compagnie du groupe muni de pelles. On dégaa la caverne glacée, redoutant le pire. Le silence était mortel. Les hommes obligèrent Tom à se retourner quand ils soulevèrent la bâche recouvrant le traîneau. Aucun signe de vie ne se manifesta.

Emmitouflé dans son habit de fourrure, le corps raidi d'Annik recouvrait les trois enfants, qu'elle avait ainsi

réussi à garder au chaud un certain temps. On déposa son corps sur la neige, conservant encore l'espoir de découvrir des survivants. Hélas, on constata le décès des deux fillettes, endormies pour l'éternité sous les morsures du froid. Soudain, une faible plainte se fit entendre au fond du traîneau. Tom bondit recueillir ce paquet ficelé où s'entêtait encore la vie. Il hurla de douleur, comme un loup blessé, et son cri se répercuta cruellement sur la toundra.

On confia le bébé à un homme qui se chargea de le reconduire sur-le-champ à la clinique. Les trois dépouilles furent déposées sur un long toboggan et le groupe prit la route du retour.

Au dispensaire, l'infirmière constata le décès d'Annik et de ses deux fillettes. Des tremblements incontrôlables envahirent le corps de Tom. Il pleura... pleura... des larmes intarissables. Puis il se dirigea en courant vers la salle d'examen où reposait bébé Tommy.

Installé dans une couchette, on hydratait l'enfant miraculé à l'aide d'un soluté qui coulait goutte à goutte sur sa main immobilisée. Cerné et amaigri, de faibles gémissements entrecoupaient sa respiration irrégulière. Tom tenta d'entrer en contact avec son fils, mais sans succès. Pour la première fois il lui murmura à l'oreille des mots enfantins d'une douceur angélique. Tendrement, il déposa son doigt dans la main immobile de l'enfant et sentit une légère pression. Un sourire illumina alors son visage. L'infirmière lui adressa la parole dans un langage simple empreint de tristesse.

— Tommy a de la chance d'être encore vivant...

Le papa éploré ne pouvait s'empêcher de fixer les jambes du bébé enveloppées dans d'énormes pansements.

— Est-ce qu'il va mourir, lui aussi ? demanda-t-il.

— Je pense qu'il a de bonnes chances de s'en tirer, mais nous devons faire vite et le transporter immédiatement à l'hôpital Sainte-Justine de Montréal.

— Le médecin blanc pourra guérir ses jambes ?

— Ne t'inquiète pas, on reparlera de tout ça.

L'avion d'Air Inuit venait de se poser sur la piste pour faire le plein d'essence avant de poursuivre sa route vers le Sud. L'infirmière informa Tom que l'enfant allait pouvoir monter à bord. Timidement, il salua son fils endormi, tout en sanglotant de peur et de honte.

Dans la salle de bains de la clinique, une dizaine de femmes s'affairaient autour des trois dépouilles. On souhaitait exposer les corps dès le soir même dans la maison familiale. Déjà, dans le village, des volontaires s'affairaient à la construction des cercueils. On devait faire vite. Emily, l'aînée du village, proposa que l'on tente de décongeler les corps en les plongeant dans un bain très chaud. C'est ainsi que le corps d'Annik retrouva une certaine souplesse, ce qui était indispensable pour la placer décemment dans son cercueil. On coiffa soigneusement ses cheveux. On réussit difficilement à lui enfiler sa robe en peau de phoque, réservée aux grandes occasions. On procéda de la même façon

pour les deux fillettes. Les femmes pleuraient à chaudes larmes, tout en chantant des litanies funèbres. Subitement, la porte du garage s'ouvrit sur une immense boîte, construite pour accueillir les trois sépultures. Les femmes parlaient haut et fort devant les hommes épuisés et nerveux.

— On avait du bois pour fabriquer une seule boîte. Faudra s'arranger avec ça.

Elles recouvrirent l'intérieur de ce semblant de cercueil d'une énorme peau d'ours polaire. Religieusement, on y déposa la dépouille d'Annik, dont les bras demeurèrent arqués malgré un séjour prolongé dans l'eau quasi bouillante. Puis, on mit les deux fillettes à ses côtés. On accrocha ensuite à chacun de leurs bras un ange endormi vêtu de blanc. Un camion transporta finalement le cercueil jusqu'au domicile de Tom, où on le déposa sur des barils d'huile vides près de la porte d'entrée. Pleurs, cris, chants, prières et litanies envahirent les lieux transformés en véritable chapelle ardente. Pendant les trois jours consacrés à veiller les défuntes, Tom, les yeux hagards, se terrait en position fœtale sous le lit conjugal, refusant eau et nourriture.

Quelques hommes audacieux sortirent le misérable homme éprouvé de sa cachette et l'amènèrent, contre son gré, à l'église pour qu'il puisse saluer une dernière fois les trois disparues. On l'installa près du cercueil où reposaient les victimes. Soudainement, pendant la cérémonie, il se leva, sortit son harmonica de sa poche et se mit à gigner, se déplaçant frénétiquement autour du cercueil, tout en

interprétant le rigodon préféré de sa défunte. Personne n'osa s'intéresser à ce spectacle troublant et embarrassant. Tom se tourna finalement vers l'assemblée, ouvrit grande la bouche et hurla sa panique, sa rage et sa honte, le visage inondé de larmes...

On dut l'immobiliser et le conduire à la clinique. Le ministre protestant poursuivit nerveusement la cérémonie. La boîte fut déposée dans une cabane verrouillée, à l'abri des animaux sauvages et des chiens errants, en attente du prochain dégel pour la mise en terre.

À la clinique, on garda sous observation le papa ébranlé. Des calmants réduisirent son angoisse et, quelques jours plus tard, Tom rentra chez lui. L'accueil chaleureux de ses voisins et amis le réconforta. Leurs poignées de main, leurs accolades et leurs témoignages d'affection le touchèrent profondément. La maison était chaude et accueillante. Attablé en leur compagnie, il partagea avec eux le repas qu'ils lui avaient si généreusement préparé.

Au cours de l'après-midi, l'infirmière vint le visiter.

— Comment vas-tu, Tom ? demanda-t-elle.

— Mieux... Mais j'aimerais aller visiter mon bébé Tommy.

— Aucun problème. Viens me voir quand tu seras prêt à faire le voyage. Je pourrais arranger quelque chose.

— Promis...

Dès le lendemain, Tom se présenta à la clinique en compagnie de sa sœur, la marraine d'une de ses petites filles disparues, avec qui il voulait faire le voyage jusqu'à Montréal. Deux jours plus tard, nos deux voyageurs quittèrent le village sur les ailes d'Air Inuit.

Le choc fut cruel pour papa Tom quand on lui apprit que son fils était toujours gardé aux soins intensifs. D'une voix calme, le pédiatre lui expliqua brièvement la condition de l'enfant.

— Son état n'inspire plus aucune crainte maintenant. Malheureusement, nous avons dû amputer une partie des deux jambes, juste sous les genoux. À son arrivée, elles étaient nécrosées, ou noirâtres, si vous voulez, car le froid avait coupé la circulation, de même que la sensibilité. C'est comme si la vie les avait quittées pour toujours. Laissez-moi vous dire qu'il est chanceux d'être encore en vie... Vous comprenez ?

— Oui... oui...

— Nous avons toutefois réussi à conserver ses deux cuisses, ce qui lui permettra d'apprendre à marcher avec des prothèses.

Un long soupir de soulagement souleva le torse de Tom. De cette brève conversation, il ne retint que cette bribe de phrase : « Il marchera »...

On lui accorda le privilège d'une courte visite au chevet de l'enfant. En compagnie d'une infirmière, il se rendit

sur la pointe des pieds près de la couchette occupée par bébé Tommy. Enveloppé d'une semi-pénombre, le silence était ponctué de clignotements lumineux, soutenus de sons métalliques insistants et réguliers : bip... bip... bip... Il sursauta à la vue du bébé branché à ces machines. L'enfant dormait paisiblement. Solennellement, Tom souleva le drap. Son regard s'attarda sur les deux moignons enveloppés d'épais bandages. Bouleversé, il laissa retomber le drap doucement, puis quitta la pièce en silence et les larmes aux yeux.

L'état de santé de l'enfant s'améliora rapidement et on le transféra au département de pédiatrie, au grand soulagement de Tom. Au cours des quatre semaines qui suivirent ce changement, il assista le personnel hospitalier de façon remarquable. Ponctuel et responsable, il participait aux soins qu'il fallait prodiguer à l'enfant. On transféra ensuite le bambin au centre de rééducation et, malgré son jeune âge, on orienta le traitement vers l'initiation au port de prothèses. Dès ce moment, la coopération du père s'avéra nulle. Son mutisme obligea même les autorités médicales à suspendre temporairement les visites qui, selon eux, perturbaient le comportement du petit. Quelques jours plus tard, Tom exprima son désir de retourner dans son village avec l'enfant. Le médecin vint le rencontrer et lui expliqua avec insistance l'importance d'habituer l'enfant aux prothèses dès son jeune âge. Tom maintint sa décision : il retournerait au village avec son fils.

\*\*\*

Assis dans le taxi qui le conduisait à l'aéroport de Dorval, il câlinait tendrement son fils assis sur ses genoux. Le soleil printanier scintillait sur la carlingue de l'avion. Quelque cinq heures plus tard, ils atterrissaient sur une piste enneigée, près de la baie d'Hudson où les glaces rieuses éclataient dans un dégel prématuré. Une légère poudreuse chatouillait le visage curieux des habitants du village regroupés près de la piste. Des dizaines de mains accueillantes se tendirent pour saluer Tom et son fils. Une animation inaccoutumée s'empara de la foule qui l'encercla, esquissant des petits pas de danse joyeux et spontanés.

Chez lui, une odeur de rassurante enveloppait la cuisine où sa sœur l'attendait impatiemment. On se régala d'un plat de gibier rôti qui trônait au centre de la table. Le soir venu, on invita Tom à une fête surprise au conseil municipal. Sa sœur, complice, garda l'enfant avec joie. Après un chaleureux accueil, un groupe de joyeux lurons le conduisit, yeux bandés, dehors sous les lumières de la porte centrale. Une motoneige flamboyante se stationna à quelques mètres de ses pieds. On le pria d'accepter ce cadeau, témoignage de la solidarité et de l'affection de toute la communauté. Des poignées de main fraternelles firent s'embuer ses yeux sous la clarté d'une lune indiscreète. D'aussi loin qu'il se souvienne, jamais Tom n'avait ressenti un tel sentiment d'appartenance à son peuple.

— Avec cet engin, mon Tom, lui dit le maire, tu oublies le passé. L'avenir est à toi...

— Je suis coupable de la perte cruelle de ma famille morte gelée...

— Non, rétorqua un conseiller, c'est la faute de ton vieil engin qui t'a laissé tomber...

— Oui, oui, confirmèrent les autres.

— Je m'engage devant vous tous, dit Tom, à approvisionner en gibier les familles dans le besoin. Je me charge d'abattre chaque année vingt caribous que je débiterai et déposerai ensuite dans les congélateurs communautaires.

— C'est vrai ce que les rumeurs du village racontent ?

— Quelles rumeurs ?

— On a coupé les deux jambes de ton fils ? C'est vrai ?

— Oui, c'est vrai, mais on lui a laissé les deux cuisses, et il pourra marcher. En attendant, grâce à votre cadeau, je vais pouvoir le promener dans tout le village.

Au cours de la semaine, on vint dans la maison de Tom examiner l'enfant. On toucha et manipula l'enfant, qu'on surnomma Tommy-no-legs.

Âgé de dix-huit mois maintenant, il démontrait une autonomie surprenante. Espiègle et patient, il rayonnait de joie. Aidé de ses bras, en position ventrale, il se déplaçait avec une rapidité étonnante, à la joie de tous. Papa Tom, transformé en menuisier ingénieux, installa sur les murs de la maison des barres fixes accessibles à l'enfant. On confectionna sur mesure une enveloppe ouatée pour

recouvrir ses moignons, afin de protéger ses cicatrices encore douloureuses. En véritable athlète, rapidement, Tommy-no-legs fit l'apprentissage de la marche, des pirouettes et des culbutes sous l'œil approbateur de son père émerveillé. Au cours de sa tendre enfance, on le vit partout dans le village en compagnie de son père toujours sobre.

Lorsque Tommy-no-legs atteignit l'âge de cinq ans, son père se remaria et commença à le délaisser. Les souïeries redevinrent régulières, et bientôt la famille compta un nouveau bébé. Laissé à lui-même, Tommy-no-legs manifesta le désir de fréquenter l'école. Selon la saison, il se déplaçait en roulade, avançant comme un phoque, ou bien en acrobate, marchant sur les mains. Ses compagnons de classe l'attendaient avec plaisir afin de pouvoir imiter ses acrobaties.

Alors qu'il fêtait ses seize ans, on lui raconta qu'un phoque avait mangé ses jambes quand il était bébé. Bouleversé par ce récit, il ne crut pas nécessaire de vérifier ces dires auprès de son père.

Par un matin de printemps, il revêtit son habit de phoque et se rendit sur la banquise, mimant la démarche de l'animal. Allongé sur la glace sous un soleil radieux, Tommy-no-legs se laissa glisser dans les eaux froides de la baie d'Hudson, nourrissant le projet insensé d'identifier le phoque qui lui avait mangé les jambes. Immobile, il observa les mammifères marins qui jouaient à cache-cache, accompagnés de leur progéniture enjouée. Un reflet de soleil illumina leur robe soyeuse. Subitement effrayés par la

présence de cet intrus, les gymnastes aquatiques sortirent de l'eau en exécutant un saut périlleux arrière qui les fit culbuter sur la banquise où, après avoir encerclé leurs petits, ils profitèrent paisiblement d'une sieste. Tommy-nolegs se laissa dériver lentement vers la grève, songeur et perplexe.

— Est-ce que c'est vraiment un phoque qui a mangé mes jambes ?

Il n'eut jamais le courage de poser cette question à son père.

Endormi sur la plage, il vit en songe, enroulés dans des peaux de phoque, des moignons identiques aux siens qui dansaient dans le firmament. Il se reconnut et comprit qu'il appartenait aussi à la grande famille des phoques...

L'ancêtre Sarah

Il y a très longtemps, la légende de cette femme m'a été racontée en deux versions différentes : l'une par un missionnaire, et l'autre par un policier. J'en ai fait ici une troisième version.

D. B.-C.

Sarah Tooktoo est une de ces vaillantes ancêtres au visage buriné comme la rude écorce des épinettes rabougries de la toundra. Un tic nerveux active continuellement ses mâchoires. Sa bouche, aux fines lèvres, hermétiquement fermée, soude un silence impénétrable sur son visage. Son regard noir, embué de tristesse, s'agite sous de minuscules paupières. Ses cheveux grisonnants légèrement rebelles sont retenus sous un turban multicolore. Chaussée et vêtue de peaux de caribou, elle affiche un sourire de satisfaction quand on la complimente sur ses talents de chasseuse et de couturière.

Éprouvée par le décès prématuré de son mari, elle assumait seule les charges familiales. Deux filles et un fils partageaient leur quotidien avec cette vaillante mère. Sa sobriété lui valut de nombreuses critiques de la part des gens du village. À maintes reprises, elle repoussa les avances d'hommes profiteurs, attirés par son savoir-faire. Maintenant entourée de ses cinq petits-enfants, elle vit chez son fils et sa belle-fille, toujours fière d'assumer sa part de travail. Depuis quelques années, Sarah est moins alerte, mais elle adore la compagnie des meilleurs chasseurs du village et ne recule jamais devant un défi à relever.

Fièrement, elle annonce un jour à son fils Jimmy :

— J'ai rendez-vous ce soir...

Les hommes qu'elle devait rencontrer occupaient des postes prestigieux au sein de l'administration municipale, ce qui rassura son fils Jimmy. Il s'agissait de trois chasseurs réputés, mais beaucoup plus jeunes que Sarah, et dont les exploits furent souvent dévalorisés par les siens, beaucoup plus impressionnants et plus nombreux.

L'enjeu était de taille. La saison de la chasse tirait à sa fin et le maire du village se retrouvait nez à nez avec l'ancêtre Sarah, tout comme cela se produisait depuis dix ans. La capture du prochain gros gibier déterminerait le gagnant de l'année. Trapu et solide, le maire était animé d'une exubérance contagieuse, contrairement aux hommes de son peuple, beaucoup plus calmes et réservés. Encouragé par ses deux fidèles conseillers, il se voyait déjà célébrant sa victoire sur l'ancêtre.

On invita l'aînée à se joindre à la discussion qu'elle accepta avec empressement.

— C'est entendu, demain à la barre du jour, je serai des vôtres au pied de l'inuksuk pour le rassemblement. Baluchon au dos, arme en bandouillère, je serai prête.

\*\*\*

Sous un soleil radieux, la poudrière imitait les graffitis lumineux des majestueuses aurores boréales qui saupoudrent

le ciel nocturne au printemps. Dans ce décor matinal magique, les quatre chasseurs partirent donc en expédition. L'aventure devait durer tout un quartier de lune. Jimmy entrevoyait d'un bon œil la compagnie du trio expérimenté auprès de sa mère. Celle-ci lui promit que cette expédition était la dernière qu'elle entreprenait. Rassurée, c'est avec respect et amour que Jimmy salua Sarah.

— J'attendrai ton retour. Fais attention à toi...

Un des chasseurs tirait un léger traîneau chargé de matériel et de ravitaillement.

L'itinéraire avait été établi avec précision : il y avait six heures de marche entre chaque abri, il leur faudrait donc parcourir une même distance chaque jour.

À la file indienne, on marcha silencieusement le long de la rivière à la recherche de gros gibiers. Depuis quelques semaines, on avait signalé la présence de plusieurs hordes de caribous à cet endroit. Sarah connaissait le territoire pour l'avoir parcouru des dizaines de fois.

Tout en marchant, elle se remémorait avec plaisir le jour où elle avait recueilli chez elle un bébé faon abandonné dans la toundra, au grand bonheur de ses trois enfants, encore tout jeunes à cette époque. On gava l'animal de lait chaud qu'on lui servit dans un biberon coiffé d'une tétine rouge, qui effraya l'animal au début. Très vite, comme un bébé capricieux, il pleurnichait aux moindres retards de sa nourrice. Un matin, alors qu'il gambadait près de l'igloo, une meute affamée de renards blancs l'encerclèrent

et le dévorèrent sous les yeux horrifiés des enfants. Attirée par les hurlements des félins, Sarah épaula son fusil et abattit quatre d'entre eux, déterminée à récupérer leurs magnifiques fourrures.

Le pas régulier et rapide des trois hommes confina Sarah à l'arrière de la troupe, qui ne semblait guère se soucier d'elle. Aucune détonation n'agressa le silence printanier de cette première journée, et le soleil radieux persista à jouer à cache-cache avec son ombrage.

Fatiguée, Sarah retrouva les hommes au campement. Ils semblaient épuisés et agités, et conversaient entre eux en anglais afin que Sarah ne les comprenne pas. Elle alluma le feu dans un baril qui faisait office de poêle, et le pétilllement de la flamme réchauffa l'atmosphère tendue de la pièce. On partagea volontiers les victuailles séchées et on but abondamment du thé très fort. L'ardent soleil de mars s'amusait à faire rire aux larmes la toiture de la cabane, y faisant fondre la neige qui s'écoulait en un lent filet d'eau musical.

Sarah sortit seule avant la tombée de la nuit. Elle s'émerveilla devant les sapins tendant leurs maigres bras en quête de chaleur bienfaisante. Quasi centenaires, ces résineux rabougris et squelettiques, mesurant à peine un mètre, affichaient un épiderme décoloré. Comme un enfant en prière, l'horizon réclama bientôt son édredon orange qui recouvrit le lit gelé de la rivière. Elle observa les étoiles plus scintillantes les unes que les autres qui, chacune

à leur façon, racontaient leurs secrets les plus tendres aux enfants endormis de la toundra. Puis, Sarah s'en retourna dans le camp où l'orchestre désaccordé des ronfleurs interprétait déjà une valse tapageuse. Près de la cheminée où pendaient les vêtements humides des chasseurs, elle frictionna soigneusement ses jambes et ses bras, afin de contrôler son arthrite sournoise. Puis elle se glissa dans son sac de couchage, avec son fusil.

Le lever des quatre chasseurs précéda l'aube. De minuscules nuages étiraient leurs petits bras dans le ciel. Un frugal repas réanima l'espoir de croiser prochainement un troupeau de caribous. En fin d'après-midi, après plus de six heures de marche monotone et infructueuse, on atteignit avec soulagement le deuxième camp.

Près d'un feu bienfaisant, chacun reprit son souffle et se reposa un peu. On décida ensuite d'explorer les alentours où on aperçut de nombreuses traces de sabots. Ce fut une explosion de joie, même si les chasseurs savaient que ce troupeau de caribous les précédait. Une immense montagne dominait le camp. Sarah remarqua que le soleil printanier l'avait déjà décoiffée de sa calotte hivernale. Trois coups de feu retentirent à ses côtés, abattant trois lièvres affolés, et éloignant le gros gibier convoité, pensait-elle secrètement.

Le repas du soir fut succulent et, tout en rêvant aux exploits du lendemain, chacun s'installa pour la nuit malgré une soirée à peine entamée. La confiance et la bonne

entente régna sous le toit surchauffé par notre magicienne Sarah.

Contrairement à la veille, l'aube, éveillée depuis longtemps, fit signe à nos dormeurs qu'il était l'heure de se lever en leur imposant un bruit insistant. Les trois hommes coururent à la fenêtre. Piqué dans le ciel bleu, telle une immense broderie, un voilier d'outardes s'avavançait lentement, dans un battement d'ailes régulier. Leurs cris stridents et répétitifs poussèrent instinctivement les trois chasseurs dehors. Ils tirèrent une vingtaine de balles, mais aucune outarde ne tomba au sol.

— Que se passe-t-il donc ?

Penaud, le groupe entra à l'intérieur du camp, se demandant si ce n'était pas un mauvais esprit qui avait pris possession de leurs armes. Chacun vérifia minutieusement son fusil, pour constater finalement que ses munitions, conçues pour la chasse du gros gibier, étaient inadéquates pour atteindre un voilier d'outardes en plein vol. L'ancêtre le savait, mais elle s'était abstenue de parler, pour ne pas blesser davantage leur orgueil de mâles.

On quitta le camp au cours de la matinée, reposé mais déçu. La route en direction du dernier repaire fut éprouvante pour les marcheurs. La neige, de plus en plus molle et glissante, ralentit considérablement leur cadence, mais la présence de crottin et de traces fraîches stimula l'optimisme. On causait peu, dans le but de se concentrer uniquement sur les signes pouvant indiquer la présence de

caribous. Après huit heures de marche éreintante, ils atteignirent bredouilles le dernier campement.

Au cours de la soirée, le maire affronta l'aînée avant de se mettre au lit.

— Femme, tu dois tuer un caribou avant la fin du voyage, sinon...

— Pourquoi, demanda-t-elle, effrayée et surprise ?

— Parce que ton gibier sera le mien, répondit le maire. On ne te traîne pas ici pour rien, tu sais... C'est ma seule chance de gagner le trophée et de sauver mon honneur. Tu es la meilleure chasseuse, et tu dois le prouver. Ce sera un secret entre nous quatre. Si des rumeurs me parviennent aux oreilles, gare à toi !

Il pointa son canif sous le nez de Sarah avant d'ajouter :

— Tu comprends, on dira que c'est moi qui l'aurai tué. Et je serai reconnu comme le meilleur chasseur du village

Tendant de garder son calme, Sarah frémit sous le poids de la menace. Elle savait que cet homme pouvait tuer pour atteindre son but. Elle ne ferma pas l'œil de la nuit, caressant ses munitions encore intactes. Un puissant sentiment de méfiance captura tout son être. Elle implora le grand manitou de lui venir en aide...

Le lendemain, comme à l'accoutumée, elle s'affaira à allumer le feu. On déjeuna à la sauvette pour entreprendre la longue marche du retour. La température très douce de la matinée ombragea le ciel. Rapidement, il commença

à pleuvoir. Péniblement, ils avançaient sur la rivière qui faisait la moue sous chacun de leurs pas. Un vent violent se leva soudainement, et Sarah ralentit le pas, à l'arrière de la file.

Son œil d'aigle avisé lui signala soudain la présence d'un danger. Devant elle, des ombres s'agitaient sur la neige, animées de mouvements brefs et saccadés. À pleins poumons, elle hurla afin d'attirer l'attention des hommes qui la précédait. Le trio fonçait droit devant, sans doute aveuglés par la pluie et le vent. Quelques secondes à peine s'écoulèrent avant qu'elle réalisât que ces ombres étaient celles des trois chasseurs, qui avaient maintenant disparu de son champ de vision. Rapidement, elle sortit de son sac plusieurs longues cordes qu'elle attacha solidement autour d'une énorme roche au bord de la rivière, et réussit à les lancer dans leur direction. Imitant les mouvements du phoque, fusil en bandoulière, elle rampa jusqu'au bord du gouffre où la glace avait cédé sous le poids des trois hommes. Agité, bras tendu, il fut impossible au maire d'attraper l'une des cordes. Elle lui offrit donc la crosse de son fusil. Comme un noyé, il s'y accrocha désespérément et se hissa sur la glace. Quant au conseiller, il réussit à saisir le câble miraculeux et à regagner la rive par ses propres moyens. Le dernier membre du trio se retrouva en mauvaise posture, accroché à un billot à la dérive. Comme Sarah ne pouvait compter sur l'aide des deux rescapés gelés et mal en point, elle lui cria :

— Calme-toi ! Reviens à l'aide du billot et attrape la corde.

Quelques minutes plus tard, il réussit à se cramponner tant bien que mal à un banc de glace et put saisir la corde pour se glisser enfin sur la surface solide et rassurante.

Épuisée, l'aïeule eut la mauvaise surprise de constater que son arme et ses munitions avaient été englouties sous les glaces. Les trois hommes, eux, avaient tout perdu : armes, munitions et vêtements de rechange. La vieille ne possédait plus dans son baluchon que quelques outils : une hache, un canif, des cordes, des allumettes, quelques sachets de thé et de la viande séchée.

Elle dut forcer les hommes à se frictionner vigoureusement les membres afin d'activer leur circulation sanguine. Son expérience lui avait enseigné les effets néfastes de l'hypothermie. Heureusement, la proximité du camp encouragea la troupe à reprendre prudemment sa marche, guidée par cette magicienne des glaces. Une demi-heure plus tard, le soleil bouscula les nuages immobiles et réchauffa le quatuor épuisé, enflammant la tôle de l'abri tant espéré.

Ravagés par la froidure, les trois zombies y pénétrèrent à quatre pattes. L'ancêtre alluma un feu bienfaisant qui réchauffa rapidement la pièce. Ils se départirent de leurs vêtements mouillés et se glissèrent dans des sacs de couchage que la vieille avait trouvés sur une étagère dans un coin de la cabane. Un thé chaud transformé en potion magique les raviva. Sarah chauffa la pièce à tout rompre tout au long de la nuit. La chaleur eut raison même des coutures les plus coriaces. Toute la maisonnée se paya une grasse matinée le lendemain du drame.

Au réveil des hommes, afin de respecter leur pudeur, Sarah sortit de la cabane. Ils saisirent alors leurs vêtements, raides et secs comme des feuilles de tabac, et se vêtirent à toute vitesse.

Ils ne lui exprimèrent aucune gratitude. Elle n'espérait pourtant qu'un tout petit geste de bonté. Chagrinée, elle se dit à regret que le cœur de ces hommes, tout comme ceux de jadis, étaient insondables et intouchables.

Malgré leur abondante consommation de thé, le groupe ressentait une cruelle faim. En femme expérimentée de la toundra, Sarah conservait soigneusement dans ses bas, des lanières de viande séchée, en cas d'imprévu. Elle s'obligea, pour la première fois de sa vie, à penser d'abord à sa propre survie. À l'écart du groupe, elle mâchouilla cette viande, s'excusant auprès du Créateur de ne pouvoir partager son pain quotidien comme on le lui avait enseigné. Son tic de mâchonnement continuels lui fut ici salutaire, car il déjoua facilement l'estomac grincheux des trois hommes.

Les préparatifs du départ furent des plus rapides. Au sortir de la cabane, Sarah salua avec bienveillance le décor splendide qui s'offrait à ses yeux. Sac au dos, elle reprit la route, affaiblie et désorientée. Placée en tête de file sous l'ordre du maire, elle se sentait comme un animal traqué par une meute de loups voraces.

Brusquement, elle s'arrêta, scrutant l'horizon de gauche à droite. On lui signifia sans ménagement de poursuivre

sa route. Le maire nerveux s'avança vers elle et lui lança d'un ton agressif :

— J'attends toujours ton gibier...

— Je sais...

— Le temps presse, car dans moins de six heures nous serons au village.

— Je sais...

— Tu me tues un gibier ou je te tue...

— Je sais, dit-elle.

Une peur constante et malsaine menaçait chacun de ses pas. Croyante, elle confia sa vie à l'Être suprême en qui elle avait confiance. Sa vie se déroula devant elle à la vitesse d'un troupeau de caribous en fuite. Prise de panique, elle se rappela qu'elle n'avait plus d'arme. Pourquoi veulent-ils me priver de saluer ce dernier printemps ? se demandait-elle, sachant que le temps lui était compté, vu son vieil âge. Elle tenta de s'imprégner de cette sérénité qu'impose l'immensité de l'au-delà.

Quatre laborieuses heures de marche la séparaient maintenant du village où les gens qu'elle chérissait l'attendaient. Une fête sans précédent serait organisée pour saluer le retour des chasseurs et couronner le vainqueur. L'odeur pressentie du festin et la joie de revoir les siens lui donnèrent le courage de poursuivre sa route.

Au cours des deux dernières heures de marche, son

esprit s'embrouilla à chercher une solution miraculeuse. Derrière elle, elle entendait la voix monocorde de son futur assassin qui s'exprimait en anglais, avec l'approbation constante des deux conseillers. D'après l'angle du soleil, le groupe accusait un retard d'environ une heure sur l'horaire prévue. Nerveuse, elle hâta le pas.

Le maire l'obligea à poursuivre sa route au sommet de la montagne qui longeait la rivière. Elle trouva l'idée bonne : à cet endroit, le sol gelé et durci faciliterait sans doute la marche. Elle concentra son attention sur chaque masse et chaque récif, en quête d'un miraculeux mouvement. Subitement, elle s'arrêta, tendit l'oreille à la façon du renard fébrile. Elle plissa les yeux et, d'un signe de la main, obligea la file à s'immobiliser. Figée, elle pointa sa mitaine en direction de la rivière où de petits arbustes branchus obstruaient la vue.

Un hurlement puissant s'éleva dans le silence de la toundra et s'intensifia en un long crescendo sous la baguette du vent. Immaculé comme le tapis de neige, piqué de deux petits yeux noirs, un énorme ours polaire apparut au pied de la montagne. Pataud et lourd, il entreprit la montée de la falaise avec une facilité et une adresse spectaculaires. Sarah cria de toutes ses forces dans le but de l'effrayer mais cela ne ralentit nullement la course folle de l'animal qui se ruait vers elle.

Soudain, Sarah sentit une puissante poussée au bas de son dos. Elle tomba et se mit à glisser. Elle tenta désespé-

rément d'entraver sa descente qui la conduisait directement vers l'ours en furie. Sa gueule ouverte semblait redoutable, et Sarah ferma les yeux. Sa glissade s'arrêta lorsqu'un tronc d'arbre l'immobilisa. Quelques mètres seulement la séparaient de la bête en colère qui, debout, tentait d'agripper la pierre dure et glissante avec ses énormes griffes. Le bruit fracassant que faisait l'animal confirma à l'ancêtre que son énorme gueule se trouvait à proximité. Son bras, petit mais énergique, deviendrait son arme ; ses munitions seraient sa détermination et son courage...

Violemment, elle enfonça dans la gueule de l'ours son épaisse mitaine recouverte de fourrure. Aussitôt, elle retira sa main écorchée qu'elle camoufla sous son parka.

Les hurlements de l'animal paniqué se transformèrent en cris de détresse. Sa respiration devint haletante. Encore debout, le monstre blanc s'agita, puis ses énormes pattes lâchèrent le rocher. Une épaisse salive emplut sa gueule, dégoulinant sur la mitaine enfoncée dans sa gorge. Le géant à l'œil sombre suffoqua et s'effondra comme un bloc au pied de la falaise. Son poids l'entraîna jusque sur la grève de la rivière muette.

Abasourdie, l'aïeule demeura assise dans sa précaire position un bon moment. Bien que gelée, elle était vivante. Elle observa longuement le haut de son perchoir, tentant d'y déceler un signe de vie. Aucune trace de ses compagnons. Elle décida alors de se laisser glisser au bas de la pente, imitant l'ours inanimé. Religieusement, elle s'en

approcha. Les yeux vitreux et la langue bleutée de l'animal lui confirmèrent que ce roi nordique trônait maintenant dans le royaume céleste des ours blancs.

Des cris enjoués attirèrent bientôt son attention. Trois gais lurons couraient dans sa direction. Jamais depuis des décennies elle n'avait vu des Inuits courir de la sorte. Tous affichaient une dentition malsaine sous un sourire vainqueur. C'est un maire souriant qui lui tendit la main :

— Il est à moi ce trophée !

— Oui, il est à toi, dit Sarah.

— Tu emporteras le secret en terre, sinon...

— J'emporterai le secret en terre.

Sarah n'avait plus assez de force pour poursuivre sa marche vers le village. Elle pria les hommes de partir sans elle, elle reprendrait la route seule plus tard. Transformé en bon samaritain, le maire refusa de l'abandonner.

\*\*\*

Au village, on s'inquiétait du retard des quatre chasseurs. Malgré l'énergie et la détermination de sa mère, Jimmy faisait les cent pas. En compagnie d'autres chasseurs, il décida d'aller à la rencontre du groupe en remontant la rivière. À leur grande joie, ils les aperçurent très vite à l'horizon, fragiles silhouettes s'avançant vers eux dans la toundra.

Le fils poussa à fond l'accélérateur de sa motoneige et s'arrêta près d'eux.

Deux des hommes tiraient péniblement les pattes arrière de l'ours tandis que derrière eux, le troisième traînait Sarah, installée sur un lit de sapinage. Ému, Jimmy apprécia leurs attentions envers sa mère. Même son père n'avait su prodiguer de tels soins à sa femme, au dire de celle-ci. Aidé de ses compagnons, il chargea fièrement le traîneau fixé derrière sa motoneige.

— Bravo, maman ! cria-t-il à pleins poumons. Je savais que tu tuerais quelque chose... Un ours en plus !

— Ce n'est pas moi qui l'ai tué, rétorqua-t-elle. C'est monsieur le maire...

Les trois chasseurs l'approuvèrent, en trio bien ordonné.

On se dirigea vers la salle communautaire où la population du village s'était regroupée pour fêter leur retour. Des rires en sourdine et une certaine excitation animaient la salle.

L'ancêtre Sarah fit son entrée, guidée par un maître de cérémonie désigné pour l'occasion. Elle s'assit dignement dans un des fauteuils situés face à la scène et réservés aux chasseurs. Un brouhaha indescriptible provenant de l'entrée principale capta ensuite l'attention de tous. Même les enfants assis sur les épaules des plus grands ne voulaient rien manquer du spectacle. Tiré par le trio glorieux, l'ours, ce monarque des glaces, couché sur un traîneau, fut déposé

en avant de la scène au pied de l'ancêtre. Sous un tonnerre d'applaudissements, on promena triomphalement le maire à travers la salle, assis sur les épaules de ses deux acolytes. On scandait : « Victoire ! Victoire ! » Chacun tentait de toucher le vainqueur.

Sur la table d'honneur s'étalait un énorme trophée plaqué or qui scintillait sous la lumière. Le gagnant se voyait offrir des prix extraordinaires : une puissante carabine, des munitions, une flamboyante motoneige et une bourse de dix mille dollars. Disposée bien en évidence sur la table, une affiche traduite en anglais et en inuktitut indiquait qu'il s'agissait d'une « gracieuseté du Conseil de bande ».

Le roi des glaces semblait gêné par la mitaine broyée entre ses mâchoires soudées. On transporta le maire et ses deux camarades radieux sur la scène. L'animateur s'approcha des joyeux lurons et serra la main du gagnant :

— Monsieur le maire, au nom du Conseil de bande et de la population, nous vous proclamons grand gagnant du titre du meilleur chasseur des cinq dernières années. Il est évident que c'était une lutte à finir entre vous et Sarah. Nos plus sincères félicitations pour cette magnifique prise.

Sous de chauds applaudissements, on lui remit le magnifique trophée. Il accepta le chèque signé de sa main, prélevé directement dans le compte des dernières subventions reçues. Carabine, munitions et motoneige furent acceptés sous une marée d'applaudissements à tout rompre dans une salle enfumée.

Assise en face de l'heureux élu, Sarah ne bougea que pour dégourdir sa main nue qu'elle frotta sur sa mitaine orpheline encore accrochée à son cou. Elle observait le maire comme un aigle concentré sur sa proie. Elle semblait hypnotisée par le regard fautif de l'homme.

Sous un vacarme d'applaudissements, il prit la parole afin de formuler ses remerciements, comme le veut l'usage.

— Je suis content de... La chasse fut bonne, très bonne...

Sa mimique s'assombrit brusquement et la joie de vivre sembla le quitter. Il glissa quelques mots à l'oreille de l'animateur qui déposa aussitôt une chaise devant lui. On crut que le maire avait un malaise. Mais, recouvrant un peu de son assurance, il poursuivit :

— Mes amis, vous avez devant vous l'être le plus minable du village... Je suis un tricheur, un menteur et un voleur... La jalousie est mon pire défaut... et cela a failli faire de moi un criminel.

Tremblant de tous ses membres, il se tut un moment. Plusieurs pensèrent que la folie s'était emparée de son cerveau.

— Je n'ai pas tué cet ours. C'est l'ancêtre Sarah qui l'a tué en l'étouffant à l'aide de sa mitaine, qui est d'ailleurs encore dans la gorge de l'animal.

La foule silencieuse s'approcha de l'ours et l'examina soigneusement.

Perdue dans ses pensées, Sarah se tenait immobile, émue par la confession du maire. Celui-ci vint vers elle et lui tendit la main pour l'aider à se lever. Il s'agenouilla à ses pieds comme un pénitent, et implora son pardon.

— Je te pardonne. Relève-toi, murmura Sarah.

Le maire saisit alors la main de Sarah et dit :

— Je vous présente la vraie gagnante de la soirée, la grande Sarah Tooktoo.

La foule retenait son souffle. Le maire tendit à Sarah le chèque qu'il venait de recevoir. Simplement, elle le prit et le camoufla dans un de ses bas. Suivirent le trophée, la carabine ainsi que la flamboyante motoneige dont elle rêvait depuis tant de lunes.

On applaudit l'aïeule à pierre fendre. Un sourire de satisfaction illumina son visage épuisé. Une brise printanière s'empara d'elle et, s'adressant à la foule, elle dit :

— Je peux mourir en paix maintenant, car je vis ce soir un moment de grand bonheur. Oui, le voyage fut cruel. Si je suis vivante ce soir, c'est que je voulais revoir ceux que j'aime le plus au monde : ma famille et mes chers petits-enfants. La détermination des femmes a préservé notre nation. La confession de cet homme influent du village fera renaître en nous la fierté ainsi que l'espoir. Il sera un modèle pour tous les hommes de la communauté. Je vous demande de lui pardonner comme moi je l'ai fait. Dorénavant, vous serez en sécurité en sa compagnie...

\* \* \*

Quelques mois plus tard, terrassée par une crise cardiaque, la reine de la toundra s'éteignit. Elle s'envola vers d'autres cieux, enveloppée dans la robe immaculée de l'ours. Jamais on oublia les exploits de l'ancêtre au regard d'aigle...



## Table des matières

Aurore boréale .....	9
Complot sur la banquise .....	47
Au pays des phoques .....	67
L'ancêtre Sarah .....	91

MÉMOIRE D'INUKSUK  
de Dorothee Banville-Cormier  
composé en Aldus roman de corps 13  
a été achevé d'imprimer en avril 2002  
sur les presses de AGMV Marquis  
pour le compte des Éditions de la Pleine Lune

Imprimé au Québec (Canada)





Les quatre récits de ce recueil nous transportent dans des villages du Nunavik où vie quotidienne et légendes s'entremêlent, dévoilant un monde déchiré entre la culture des ancêtres et l'attrait de la vie moderne.

Depuis l'arrivée de l'homme blanc, on y a troqué les chiens de traîneau contre des motoneiges. L'alcool et la drogue font maintenant partie du paysage avec leur triste cortège de drames familiaux. Mais l'inuksuk, cet homme de pierre qui domine fièrement la toundra, continue de rappeler à tous les exploits des valeureux chasseurs inuits d'autrefois. Porteur d'espoir, il persiste à baliser la route pour les siens.

*De descendance huronne, Dorothée Banville-Cormier a été pendant plus de vingt ans infirmière de brousse dans les dispensaires des communautés autochtones et inuites. Elle vit présentement dans la région de la baie d'Hudson. Dans ces récits, elle nous fait partager ses observations et son grand amour du Nord. Elle obtenait le Prix littéraire de l'Abitibi-Témiscamingue en l'an 2000.*